



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

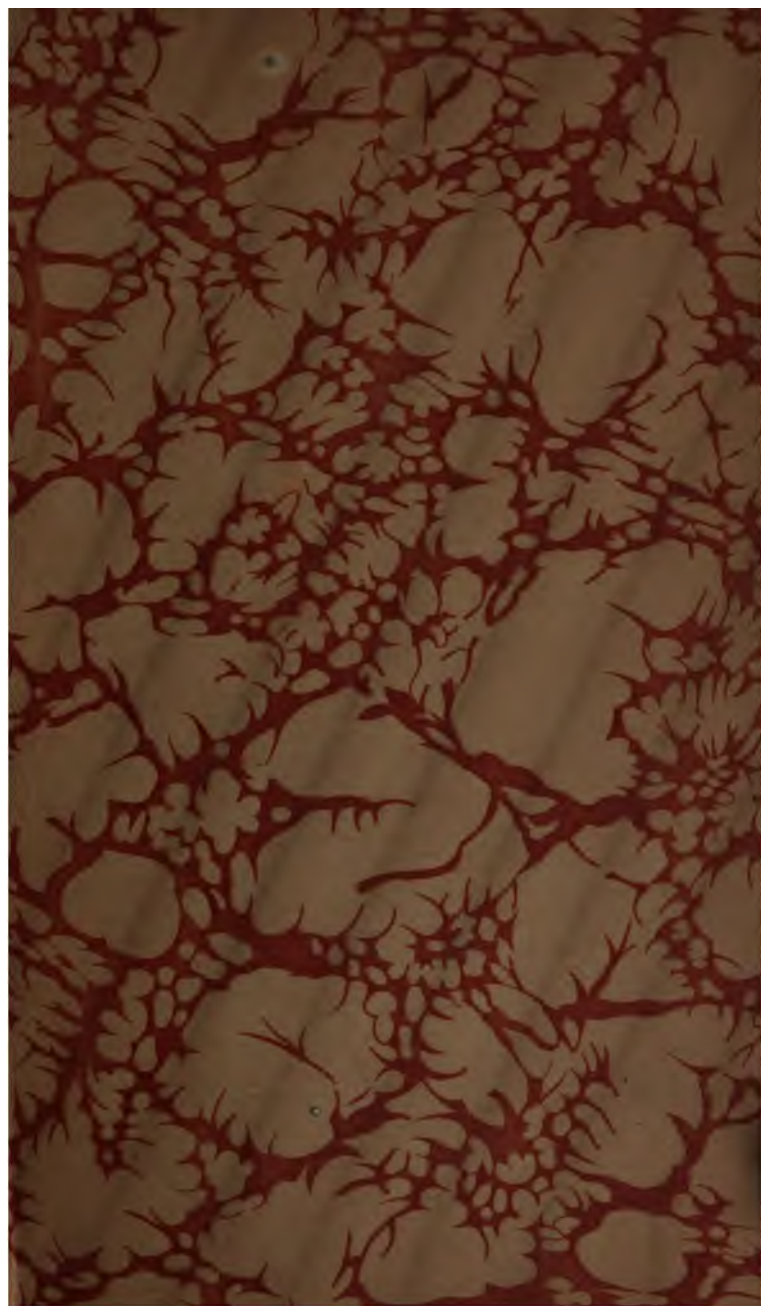
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



A 3 9015 00393 763 1
University of Michigan - BUHR







L933c



CHANTS DE DIVERS PAYS

(POÉSIES INÉDITES)

— PAR

HIPPOLYTE LUCAS

PUBLIÉS PAR

MM. LÉO LUCAS & OLIVIER DE GOURCUFF



NANTES

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BRETONS
ET DE L'HISTOIRE DE BRETAGNE

—
M D CCC XCIII

CHARTS
OF DIVERS PAYS

—

—

—



—

—

Petite Bibliothèque Bretonne



CHANTS
DE DIVERS PAYS



Tiré à 400 exemplaires numérotés
Pour la Société des Bibliophiles Bretons

N° 85
M. OLIVIER DE GOURCUFF.

CHANTS DE DIVERS PAYS

(POÉSIES INÉDITES)

PAR

Julien Joseph, 1807-187
HIPPOLYTE LUCAS.

PUBLIÉS PAR

MM. LÉO LUCAS & OLIVIER DE GOURCUFF



NICHTS

DABE1

NANTES

**SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BRETONS
ET DE L'HISTOIRE DE BRETAGNE**

M. DCCCXCIII

Champion
Librarian

3-8-1923

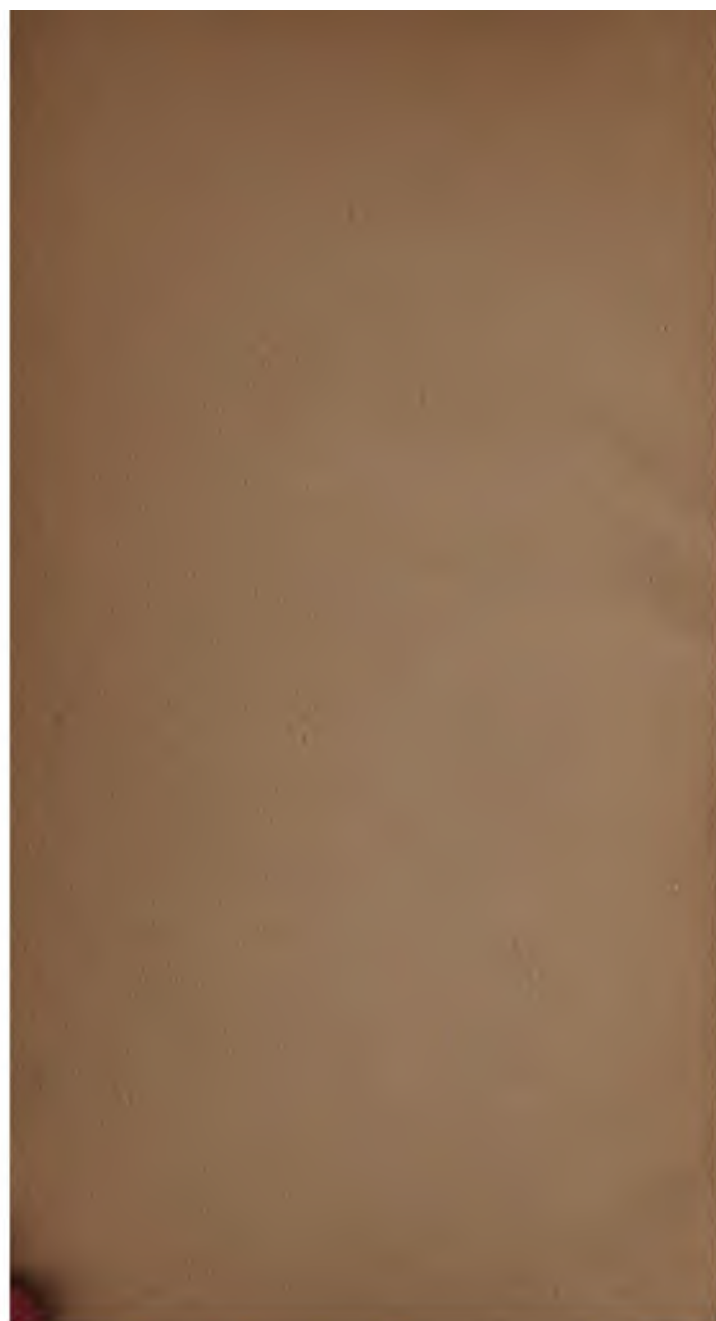
gan
82





NOTICE LITTÉRAIRE

DEPUIS la mort d'Hippolyte Lucas le 14 novembre 1878, notre époque injuste pour les disparus semblait perdre le souvenir de cet écrivain très distingué, de ce parfait honnête homme de lettres. La publication presque simultanée, due aux soins de son fils, des *Portraits et Souvenirs littéraires* de l'édition définitive des *Heures d'amour*, a ramené l'attention sur celui que Jules Simon a appelé « un des princes de la critique » et « une des illustrations de leur pays de Bretagne ». On l'étudie, on le goûte, on lui fait sa place à côté, très près des plus éminents poètes de ce temps : on reconnaît que, pur Français d'esprit, mais resté Breton de cœur, il honora sa grande et sa petite patrie.



CHANTS DE DIVERS PAYS

(POÉSIES INÉDITES)

PAR

HIPPOLYTE LUCAS

PUBLIÉS PAR

MM. LÉO LUCAS & OLIVIER DE GOURCUFF



NANTES

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BRETONS
ET DE L'HISTOIRE DE BRETAGNE

M D CCC XCH

Petite Bibliothèque Bretonne

CHANTS
DE DIVERS PAYS

sans les chercher le trait final et l'épithète rare. On a montré beaucoup d'ingéniosité et un sens très fin des beautés littéraires en faisant de Lucas une sorte de précurseur de Sully Prudhomme. Il y a, certes, de nombreuses affinités entre les deux poètes moralistes, celui des *Deux Squelettes* et celui du *Vase brisé* ; mais, dans son œuvre moins étendue, Hippolyte Lucas a mis aussi la couleur locale, la saveur bretonne qui convenaient à un émule, à un frère cadet de Brizeux.

On a parlé de l'indifférence d'Hippolyte Lucas pour son œuvre poétique. Ce n'est pas exact, puisque le poète, devenu son propre critique, relut, corrigea ses chères *Heures d'amour* en vue de trois éditions successives et même de l'édition posthume. Mais s'il apporta les mêmes soins à rendre ses *Dernières poésies* aussi voisines que possible de la perfection (nous avons vu sur un carnet de poche jusqu'à trois versions du *Cimetière des marins*), il ne mit pas le public dans sa confiance et cisela pour sa satisfaction personnelle ces pièces d'un tour achevé que le zèle pieux de

son fils a exhumées de ses importants manuscrits. Il ne ressemblait guère à tant de rimeurs qui grossissent un volume des moindres élucubrations de leur muse banale ; en dehors des scrupules de l'artiste, il avait la réserve de l'homme privé, qui l'empêcha sans doute de livrer à la curiosité cet admirable sonnet, *Un Remords*, que tous les lettrés connaissent aujourd'hui. Il y a là comme une pudeur à garder un secret de famille, bien digne d'un Breton de race.

En vue de la publication des *Dernières poésies*, M. Léo Lucas avait fait un choix intelligent dans les papiers de son père ; ce qu'il y restait encore de pièces de vers manuscrites eût rempli plus d'un volume. Le digne gardien de la renommée paternelle entr'ouvrit parfois ses trésors, publiant, tantôt dans l'« Anthologie » de M. Charles Fuster, l'*Année des poètes*, tantôt dans des Revues bretonnes, quelques poésies oubliées au fond d'un tiroir. M. Léo Lucas nous communiqua un jour son projet d'éditer un recueil qu'il avait trouvé achevé, préparé dès longtemps pour l'impression : c'étaient les *Chants de divers pays*,

dont la publication dans la *Revue de Bretagne* fut interrompue quand la Société des Bibliophiles bretons eut décidé d'en composer un volume de la *Petite bibliothèque bretonne*.

C'est ce volume que le lecteur a aujourd'hui sous les yeux. Il comprend une soixantaine de pièces fort différentes de ton, de genre, de rythme, mais toutes imitées ou inspirées de la poésie populaire propre à chaque pays : il va de l'ode grecque au fabliau allemand, de la chanson italienne subtilement tendre aux mâles accents du *Romancero*, aux rudes couplets des *Gueux de Hollande* ; il fait une part modeste, mais proportionnée à l'ensemble, à ces cantilènes bretonnes qui avaient gardé pour Lucas le même charme que pour Brizeux exilé ou pour Chateaubriand vieilli. Nous n'avons plus à insister sur les mérites de ce recueil : le poète ingénieux et maître de son art, le lettré versé dans la connaissance de toutes les littératures, s'y donnent fraternellement la main, et l'école de la tradition y peut saluer un de ses précurseurs.

Hippolyte Lucas fut le poète d'un livre, ces

Heures d'amour tant remaniées, dont la première version parut en 1832. Depuis lors, s'il mit de la poésie dans tous ses ouvrages, il n'écrivit de vers nouveaux que pour le théâtre. *Hedwige d'Erickstal*, qui fait partie du second en date de ses ouvrages, *Caractères et Portraits de femmes* (1836), est en effet un drame en vers, non destiné à la scène et divisé en *heures* au lieu d'actes, — ce qui est le rêve d'une certaine école dramatique. Voici comment M. Charles Robin, dans l'excellente notice placée en tête des *Curiosités dramatiques et littéraires* d'Hippolyte Lucas (1855), apprécie l'un des *Caractères* féminins du livre de 1836 : « *Madame de Limery*, » dit-il, « chef-d'œuvre de narration et de dialogue, est bien la femme oublieuse comme il y en a beaucoup dans le monde, et pour qui, être loin des yeux, c'est être loin du cœur.... » Retenons cet éloge d'un juge autorisé qui s'applique à un récit de quelques pages, d'une émotion contenue. Dans des nouvelles de plus longue haleine, dans *Hermine d'Armor*, qui se passe en Bretagne sous la Révolution et s'ouvre par une description du vieux

Rennes, dans *Stéphanie de Kéralieu*, qui a encore une Bretonne pour héroïne, l'auteur a montré les mêmes qualités de narrateur. La nouvelle, ce genre exquis et si français dont les classiques sont Charles Nodier, Prosper Mérimée, Guy de Maupassant, compte en lui un de ses représentants les plus distingués et les moins connus aujourd'hui. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire d'un bout à l'autre le volume publié, en 1882, dans la *Nouvelle bibliothèque choisie* de la maison Dentu. C'est un recueil très habilement composé des meilleures nouvelles que Lucas a fait paraître durant une trentaine d'années, depuis les *Cahiers roses de la marquise*, ce gracieux roman d'amour vécu, et *le Clou*, ce sombre et sobre récit qui est un des joyaux du *Cœur et le Monde*, jusqu'à des morceaux d'histoire anecdotique, *Amours de Racine* ou *une Tragédie inconnue*, ou *la Dernière nuit d'André Chénier*. Ces régions tempérées, sur les limites de la fiction et de l'histoire, étaient familières au délicat et érudit écrivain qui a rempli de types féminins un joli livre ayant les

dehors et le luxe de gravures d'un *Keepsake* anglais, le *Collier de perles*. Là encore les femmes de Bretagne tiennent une large place.

De très bonne heure, Hippolyte Lucas avait écrit dans les journaux. Le titre de *Portefeuille d'un journaliste* qu'il donnait à l'un de ses livres était pleinement justifié. Il avait débuté par des traductions dans la *Revue d'Edimbourg* ; il fut, vers 1832, un des fondateurs et le directeur de l'ancienne *Revue de Bretagne*, à Rennes ; il écrivit successivement, et dans les genres littéraires les plus variés, au *Voleur*, à l'*Artiste*, au *Charivari*, au *Bon Sens*, au *National*, au *Siècle* enfin, où, pendant plus de vingt ans, il fit le compte rendu des pièces nouvelles. Ces fonctions de critique dramatique allaient développer chez lui la passion du théâtre qu'il manifestait dès sa première jeunesse ; elles le mirent en goût d'écrire et de publier, en 1843, une *Histoire philosophique et littéraire du Théâtre-Français*, ouvrage bien composé, intéressant, le plus complet et le seul même que nous possédions sur l'illustre scène de la rue de Richelieu. La seconde édition, en trois volumes,

de l'*Histoire du Théâtre-Français depuis son origine jusqu'à nos jours*, renferme avec beaucoup d'additions une chronologie très précieuse de toutes les pièces représentées. C'est un ouvrage d'une érudition sûre et d'une grande utilité.

Hippolyte Lucas connaissait à fond la littérature dramatique des nations étrangères. Il le prouva, pour le théâtre anglais, dans un volume de *Curiosités dramatiques et littéraires*, dont les compatriotes de Shakespeare et Shakespeare lui-même font les frais principaux, mais qui soulève aussi devant nous le rideau du théâtre chinois. D'une histoire de la littérature espagnole qui n'a jamais vu le jour, il détacha, en guise de préface à son *Théâtre espagnol* (1851), une étude sur les poètes dramatiques antérieurs à Lope de Vega. Il possédait parfaitement, comme on voit, la théorie de l'art qu'il mit en pratique avec un bonheur signalé. Le théâtre, a dit encore son biographe, M. Charles Robin, était pour lui « une passion irrésistible », il s'y sentait attiré « par une vocation précoce et sûre ». En 1829 — il avait vingt-deux ans à

peine — il présentait à l'Odéon un drame en vers tiré du *Corsaire* de lord Byron et écrit en collaboration avec son intime ami, un autre Breton de beaucoup de talent, Evariste Boulay-Paty. Il n'aborda plus le théâtre qu'en 1842 avec une charmante comédie, *la Double Épreuve*, mais depuis ce premier succès jusqu'à la fin de sa vie, il produisit incessamment pour la Comédie-Française, l'Odéon, l'Opéra-Comique, le Vaudeville, des pièces qu'il écrivit seul ou en collaboration, et dont on trouvera le long catalogue à la fin de ce volume. Il est peu de livrets d'opéras-comiques d'une aussi heureuse venue que *Lalla-Rouck*, et les vers du poète ont admirablement secondé la rêveuse et populaire musique de Félicien David. Mais c'est comme imitateur du théâtre grec et du théâtre espagnol qu'il se recommande le plus au reconnaissant souvenir des lettrés. A Euripide il emprunta *Alceste* et *Médée* ; à Aristophane, qui reparaisait naguère sur la scène française, les *Nuées*, auxquelles il rattachait ingénieusement des scènes de *Plutus* et des *Nuées*. Il était plus à l'aise encore avec

ses modèles espagnols : grâce à lui, plus d'une œuvre mâle et sombre, comme le *Médecin de son honneur*, de Caldéron, fine et brillante comme l'*Hameçon de Phénice*, de Lope, prit droit de cité chez nous, et le génie castillan, personnifié en ce Cid dont il avait fait son héros de prédilection, nous devint plus familier. Outre leur mérite poétique, les adaptations théâtrales d'Hippolyte Lucas ont toute la saveur d'ouvrages originaux, et l'auteur s'est plaint doucement un jour qu'on ne lui ait pas tenu compte de sa part d'invention.

On voit combien était vaste et varié ce talent d'écrivain. On voit que, parmi les fondateurs de la *Société des gens de lettres*, nul ne mérita mieux ce beau titre d'homme de lettres qu'Hippolyte Lucas. Nous voulons, avant de le quitter, insister sur le caractère breton dont sa vie et ses œuvres étaient comme pénétrées, et montrer, par quelques exemples, qu'une existence toute parisienne ne lui fit jamais perdre de vue sa ville natale, ni ses concitoyens, ses amis de jeunesse. Les portraits historiques, les

esquisses ou les nouvelles dont l'ancienne *Revue de Bretagne* eut la primeur alternaient, dans le même recueil périodique, avec des tableaux de mœurs bretonnes qu'un de nos bibliophiles devrait recueillir. *Le Cœur et le Monde*, les *Caractères et Portraits de femmes*, et beaucoup plus tard, un roman qui a pour cadre les grèves de la Manche, la *Pêche d'un mari* ou la *Petite Pêcheuse de Saint-Briac* (1862), disent assez combien les souvenirs de Bretagne hantèrent, à Paris, l'esprit de Lucas. Avant de s'établir définitivement à Paris, il retourna à Rennes, il y resta quatre années environ, jusqu'à la mort de son père, de 1830 à 1834. Une des traces littéraires de ce séjour est la belle ode, récemment publiée dans l'*Hermine*, sur la mort de Vaneau et de Papu, tués aux journées de juillet. Citons encore sa collaboration poétique au *Keepsake breton* (1832). Un peu après, en 1836, quand le libraire Blin fit appel aux plumes rennaises pour un volume de *Contes et nouvelles bretonnes*, il envoya à ce recueil quelques pages vibrantes, pleines de la haine du tyran et de l'éloge de Leperdit : *Carrier à Rennes*.

Hippolyte Lucas lia d'étroites relations avec les écrivains ses compatriotes, heureux de les retrouver à Paris, de se sentir et de se proclamer leur frère. Une bonne partie des notices de l'intéressant volume publié par son fils, *Portraits et Souvenirs littéraires*, est consacrée à des Bretons : à Chateaubriand, le patriarche de lettres, qui encouragea ses débuts ; à Brizeux, dont il sut apprivoiser la timidité un peu farouche ; à la pauvre Elisa Mercœur, à son cher collaborateur de la première heure, Evariste Boulay-Paty. De combien d'autres encore fut-il l'ami ? D'Emile Souvestre, d'Edouard Turquety, d'Hippolyte de la Morvonnais, de Paul Féval, qui l'appelait son *co-Rennais*.

Nous retrouvons, perdu dans un journal, un article qu'il écrivit quelques années avant sa mort. Ce sont des impressions de voyage en Bretagne, « de Combours à Rennes, » qui se terminent, comme il le dit lui-même, par un « retour mélancolique vers le passé ». Cet article a pour nous un prix particulier, car nous y découvrons, chemin faisant, l'origine d'une des

chansons du présent recueil, littéralement traduite du dialecte léonais :

Le cœur que tu m'avais donné,
Ma douce amie, en gage...

Et nous y faisons d'autres découvertes aussi charmantes. Après nous avoir proménés sur les bords de la Vilaine, et, à Rennes, sur ce magnifique *Thabor* qu'il voyait toujours avec ses yeux de vingt ans, l'auteur conclut par un petit tableau de la Bretagne littéraire, que l'on nous saura gré de reproduire ici :

« Quand je pense à mes débuts d'écrivain, à ces beaux jours de 1830 à 1833, où fermentaient tant de nobles passions, à cette pléiade d'esprits éminents que la *Revue de Bretagne* avait sugrouper autour d'elle, je me sens atteint d'une vraie mélancolie ; de mes compagnons d'études et de mes poétiques collaborateurs, combien ne répondent plus à l'appel ? Brizeux mort, Souvestre mort, Morvonnais mort, Evariste Boulay-Paty mort. Morts aussi bien d'autres qui furent magistrats distingués, officiers supérieurs, députés hono-

rables !... Ainsi va le monde. Heureusement il reste encore quelques-uns de ces amis de la première heure : Edouard Turquety, le barde religieux ; Maximilien Raoul, qui a fait une excellente histoire du Mont Saint-Michel ; Duquesnel, le rédacteur en chef du *Commerce breton* ; Armand de la Durantais, membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine. Si je ne cite pas avec eux Paul Féval, le romancier populaire, actuellement président de la Société des gens de lettres, c'est que Paul Féval n'appartient pas à cette génération-là. Il est venu plus tard. Mais j'aurais pu citer son frère, mon ancien condisciple, s'il avait voulu se servir, la plume à la main, de l'esprit qu'il a toujours eu sur les lèvres. D'autres sont venus encore après Paul Féval et la tradition littéraire n'a point été interrompue. Ils ont créé aussi des journaux. Naguère c'était le *Moineau franc*, qui a parlé peut-être avec trop de franchise et qui n'a point vécu ce que vivent d'habitude les moineaux ; l'auteur vif, hardi, entreprenant, s'est consolé de cette mésaventure, en composant des physiologies amusantes sur

les boutiquiers et sur les épiciers. Aujourd'hui encore existe le *Conteur breton*, revue hebdomadaire très bien rédigée, pleine de détails curieux et intéressants sur la Bretagne et donnant asile à la poésie. »

Quelque chercheur rennais ajoutera, en nous révélant le nom du satirique auteur du *Moineau franc*, au plaisir que nous fait éprouver la lecture de cette page charmante où rien n'est oublié des grandes et petites gloires littéraires de l'antique capitale bretonne par le vétéran de lettres qui jetait à la studieuse jeunesse de sa ville ce fier encouragement : « Allez, jeunes gens, et souvenez-vous de vos devanciers. »

Un homme dont la modestie égalait le talent, l'auteur bretonnant de la *Thébaïde des grèves*, Hippolyte de la Morvonnais, fut des meilleurs amis d'Hippolyte Lucas qui le jugeait « poète à la façon de Wordsworth, de Coleridge et de Crabbe, mais poète ayant le don d'extraire des images des objets environnants, même les plus familiers ». La Morvonnais avait une fille digne de lui, mariée à M. de la Blanchardière, et qui publia, à la librairie académique Didier, l'édition

revue et définitive de la *Thébaïde des grèves*. Madame de la Blanchardière mourut peu de temps après son père ; elle avait trente ans à peine et Lucas se rappela avec mélancolie des vers qu'il avait écrits sur l'album de la jeune femme, au retour d'une excursion dans le val de l'Arguenon, sur les bords de la Rance. Voici cette poésie qu'un hasard nous a fait retrouver :

A la mémoire d'Hippolyte de la Morvonnais.

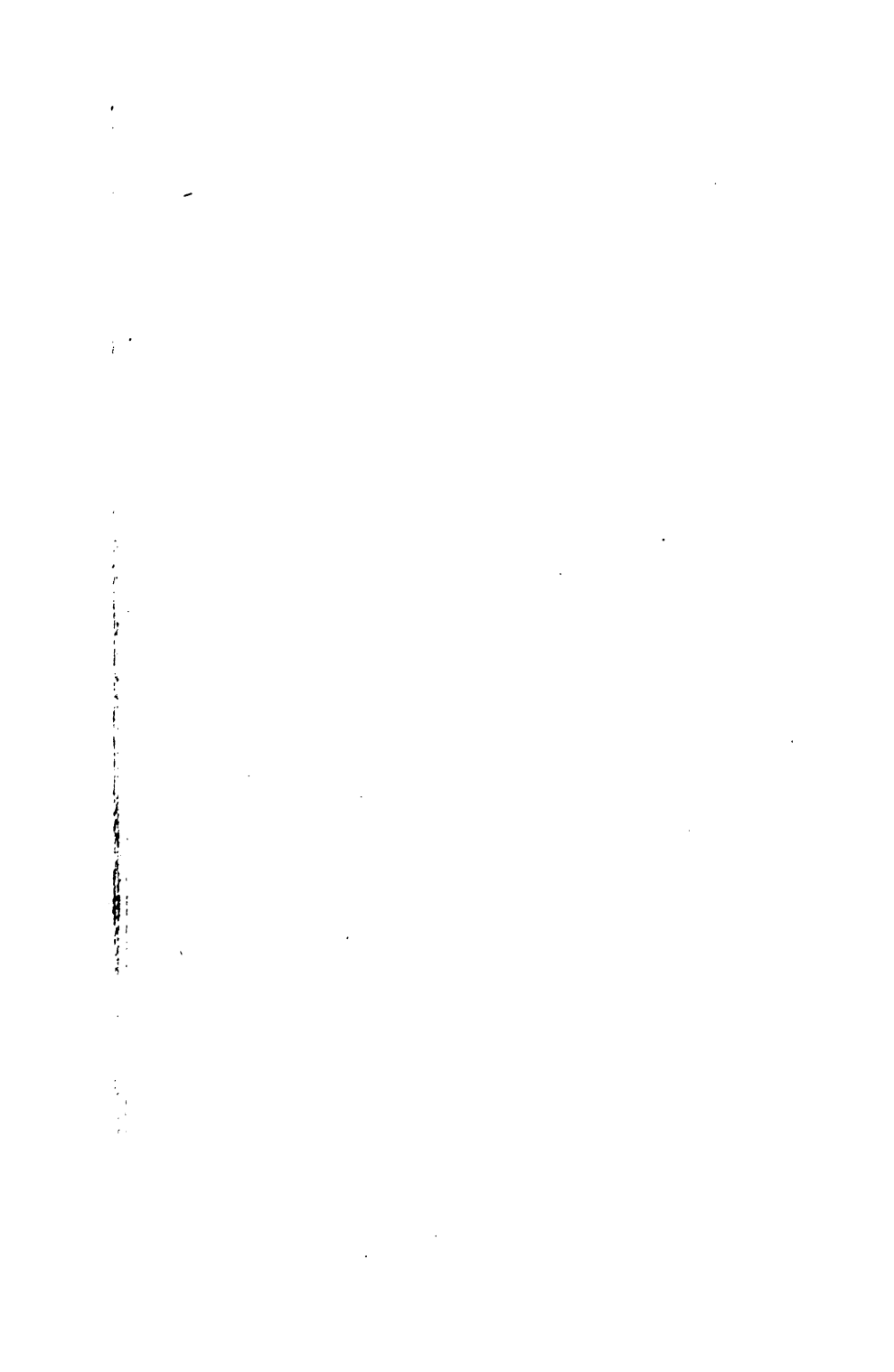
J'ai vu ta fille Marie,
Si chérie,
Poète de l'Arguenon,
Dans ton val au bord des grèves
Où tes rêves
Ont su consacrer ton nom.
J'ai vu sa lèvre vermeille
Où l'abeille
A déposé son doux miel.
J'ai vu son teint blanc et rose
Fleur éclore,
Ses yeux bleus couleur du ciel.
Dans l'enfant aujourd'hui femme,
De ton âme

J'ai vu les reflets si chers
Près d'un époux digne d'elle
Et fidèle
Au culte de tes beaux vers !

Un confrère dévoué (on ne lui connut pas d'ennemi, a dit Edmond About), un poète louant les beaux vers des autres, voilà l'impression que nous laisse Hippolyte Lucas à la fin de cette étude. Quand il écrivit les *Mémoires sur la vie* de son père, Louis Racine voulut surtout mettre en relief les aimables qualités de cœur du grand écrivain. M. Léo Lucas, qui a tout le zèle pieux de Louis Racine, nous saura gré d'avoir demandé à l'excellent homme de compléter le portrait de l'auteur.

OLIVIER DE GOURCUFF.





I.

FRANCE



Les Deux Cœurs¹

LE cœur que tu m'avais donné,
Ma douce amie, en gage,
Ne l'ai perdu ni détourné,
Ni mis à fol usage.
L'ai mêlé tant et tant au mien,
Que ne sais plus quel est le tien².

¹ Chanson bretonne.

² Ce couplet est une traduction littérale d'une vieille chanson bretonne en dialecte léonnais : *Ar galon epoa digu Roet*.

Pourquoi vouloir les diviser ?
A ce penser je tremble :
Sans effort pourrait-on briser
Le nœud qui les rassemble !
Il faudrait déchirer le mien,
Hélas ! peut-être aussi le tien.

A les séparer désormais,
Nous souffririons l'un l'autre ;
Laissons-les unis pour jamais,
Ce destin est le nôtre.
Ne cherchons plus quel est le tien,
Ne cherchons plus quel est le mien.





Songe à te marier'

SONGE à te marier, disait la jeune fille
Au papillon volage errant dans le sentier.
Tu n'as pas de maison, tu n'as pas de famille,
Songe à te marier.

Songe à te marier, disait la jeune fille
A la vigne que rien ne venait appuyer.
Crains, rampant sur le sol, la bêche ou la faucille,
Songe à te marier.

' Chanson bretonne.

Songe à te marier, disait la jeune fille
A Jean, léger garçon, mais vaillant ouvrier.
Jean lui dit à son tour : « Toi, dont la voix babille,
Songe à te marier »

Vous eussiez vu soudain rougir la jeune fille ;
Mais lui donnant la main sans se faire prier :
« Jean, je pensais à toi, tu me trouves gentille,
Allons nous marier ! »





La Chanson de la Mariée¹

DANSE encor, mariée,
Au bouquet virginal,
Demain au joug liée
Tu n'iras plus au bal ;
Demain plus de toilette,
Plus de plaisirs demain,
Tu resteras seulette,
La quenouille à la main.

¹ Ronde bretonne.

Vous autres jeunes filles,
Le soir sous les charmillles
 Vous danserez,
 Vous chanterez.

Chante encor, mariée,
Quelque joyeux refrain
A gorge déployée :
Mets tout le monde en train ;
Bientôt, la voix éteinte,
Tu n'auras plus pour chant
Qu'une vieille complainte
Qui berce un jeune enfant.

Vous autres jeunes filles,
Le soir sous les charmillles
 Vous danserez,
 Vous chanterez.

Cependant, mariée,
Ton cœur n'est pas jaloux,

Dès qu'elle en est priée,
Fille prend un époux ;
La plus sage s'expose,
Chacune aura son tour,
Car la plus douce chose
Ici-bas est l'amour.

Vous autres jeunes filles,
Le soir sous les charmes
Vous danserez,
Vous chanterez.





Le Pays¹

Au pays, près de nous toujours
Notre cœur en fait battre d'autres :
Des regards veillent sur nos jours,
Des mains se pressent dans les nôtres.
De voyages je fus épris,
J'en sens aujourd'hui la chimère.
Gardez notre vieux toit, ma mère,
Je veux retourner au pays.

¹ Chanson bretonne.

Au pays, le monde à nos yeux
Se pare d'un riant prestige,
Le gazon reverdit bien mieux,
La fleur sort plus tôt de sa tige.
L'amour lui-même a plus de prix,
Son parfum est moins éphémère.
Gardez notre vieux toit, ma mère,
Je veux retourner au pays.

Au pays le ciel est si beau,
Si doux le chant de la colombe,
C'est là que l'on eut son berceau,
C'est là qu'on veut avoir sa tombe.
Les pères dorment près des fils,
La mort en devient moins amère.
Gardez notre vieux toit, ma mère,
Je veux retourner au pays.





La blanche Tourterelle¹

— JEUNE soldat, d'où reviens-tu
Avec ta blanche tourterelle ?

— Du pays où j'ai combattu,
D'Alger, je rapporte à ma belle
Ma blanche tourterelle.

— Jeune soldat, voici de l'or,
Vends-moi ta blanche tourterelle.

— Non non, gardez votre trésor,
Jeanne attend, amante fidèle,
Ma blanche tourterelle.

¹ Romance bretonne

— Qu'importe à Jeanne, morte, hélas !
Soldat, ta blanche tourterelle ?
— Jeanne est morte ! — Elle dort, là-bas !
Donne-moi pour quelqu'autre belle
Ta blanche tourterelle.

Le soldat s'élance au tombeau
Avec sa blanche tourterelle,
En mourant il dit à l'oiseau :
« Chante pour moi, chante pour elle,
Ma blanche tourterelle ! »

Sur sa bouche on vit se poser
Alors la blanche tourterelle,
Il en reçut un doux baiser,
Car c'était l'âme de sa belle
La blanche tourterelle !





Chant de pourrice¹

O petits enfants, voici l'heure
Où tout bruit cesse à la demeure,
Priez en votre lit couchés,
Promettez bien d'être plus sages,
Les trépignements et les rages
Sont de gros, de très gros péchés.
Do, do, do, doucement,
Vous verrez un ange en dormant.

¹ Chanson bretonne.

Vous verrez la crèche elle-même,
Où l'Enfant-Dieu, sauveur suprême,
Naquit tout chétif et souffrant,
Et puis, unissant leurs hommages,
Les bergers près des trois rois mages
Avec les oiseaux l'adorant.

Do, do, do, doucement,
Vous verrez un ange en dormant.

Non seulement à votre mère
Vous causez une peine amère.
Vous nés pour faire son bonheur,
Mais au ciel Jésus se chagrine,
Chaque faute ajoute une épine
A la couronne du Seigneur.

Do, do, do, doucement,
Vous verrez un ange en dormant.





La Chanson du Printemps¹

Voici le printemps qui passe :
« Bonjour, tisserand, bonjour !
« Ami, cède-moi ta place,
« J'en ai besoin pour un jour.
« C'est moi qui fais la toilette
« Des bois, des prés et des fleurs.
« Donne vite ta navette,
« Tu sais qu'on m'attend ailleurs. »

¹ Chanson bretonne.

Ah ! qu'il est pimpant et leste,
Qu'il est bien venu de tous !
Beau printemps, hôte céleste,
Répands tes dons parmi nous !

Voici le printemps qui passe :
« Bonjour, mon peintre, bonjour !
« Ta main s'obstine et se lasse
« A faire un semblant de jour.
« Donne vite ta palette,
« Ta palette et ton pinceau.
« Tu vas voir le ciel en fête
« Rajeunir dans mon tableau. »

Ah ! qu'il est pimpant et leste,
Qu'il est bien venu de tous !
Beau printemps, hôte céleste,
Répands tes dons parmi nous !

Voici le printemps qui passe :
« Bonjour, fillettes, bonjour !

« Donnez vos fuseaux, de grâce,
« Que je travaille à mon tour.
« J'ai promis, sous les charmilles,
« Ma laine aux nids d'alentour. »
« Je vous dirai, jeunes filles,
« Où se niche aussi l'amour. »

Ah ! qu'il est pimpant et leste.
Qu'il est bien venu de tous !
Beau printemps, hôte céleste,
Répands tes dons parmi nous !





La Plainte¹

JE l'aperçus à sa croisée,
Brillante au milieu de ses fleurs,
Comme une goutte de rosée
Du ciel reflétant les couleurs.
Depuis, mon pauvre cœur palpite,
Il n'a pas cessé de souffrir
Comment un mal qui vient si vite
Est-il si long à guérir !

Sort-elle, au détour de la rue,
Pour rencontrer ses pas j'accours ;

¹ Chanson bretonne.

Son beau front rougit à ma vue,
Elle passe en tremblant toujours.
Est-ce le dépit qui l'agite ?
Se laisserait-elle attendrir ?
Comment un mal qui vient si vite
Est-il si long à se guérir !

Un jour, c'était un jour de fête,
Dans la foule on la vit marcher.
J'osai, j'avais perdu la tête,
Oui, sa main, j'osai la toucher ;
Elle resta tout interdite,
Moi, je crus que j'allais mourir.
Comment un mal qui vient si vite,
Est-il si long à se guérir !





La plus jolie maison de France¹

Il est une maison sur terre
Où tout me plaît, tout est riant,
Maison champêtre et solitaire,
Qu'entoure un jardin verdoyant.

Il est dans le ciel une étoile
Qu'avec amour mon œil revoit,
Astre qui dans la nuit sans voile,
L'été, rayonne sur mon toit.

Il est, de grâces toute pleine,
Dans ma maison une beauté,
Du frais jardin elle a l'haleine,
De l'étoile elle a la clarté.

¹ Le Temple du Cerisier, près Rennes, maison de campagne d'Hippolyte Lucas.



Le Mont Saint-Michel'

O vieux mont qui t'élèves
Au péril de la mer,
J'ai vu sourdre en tes grèves
Des pleurs au flot amer.
J'ai vu, près d'une grille.
Rêver à sa famille,
Le captif attristé,
J'ai vu ton abbaye
De chaînes envahie ;
Je ne t'ai pas chanté !

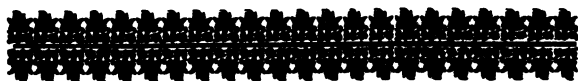
Vieux mont couvert de gloire,
Enfin je te revois
Plus digne de l'histoire.
Plus digne de ma voix.

' Souvenir breton.

Tes voûtes féodales,
Tes belliqueuses salles
Reprendront leur splendeur.
La captivité sombre
Ne vient plus de son ombre
Altérer ta grandeur.

O France, ô ma patrie,
Pour agir dignement,
A la chevalerie
Voue un tel monument.
Ici les oriflammes
Peindront mieux à nos âmes
L'orgueil des anciens temps
D'héroïques murmures
Sortiront des armures
Au souffle des autans'!

* L'auteur comme publiciste avait souvent exprimé le vœu que l'abbaye du Mont Saint-Michel fut transformée en une abbaye de Westminster.



Pastourelle¹

PASTOURELETTE,
Sous cette ombrette
Viens abriter ton teint blanc et vermeil.
— Berger, mon teint ne craint pas le soleil.

Pastourelle,
De ma musette
Viens écouter les vifs et joyeux sons.
— Des rossignols j'aime mieux les chansons.

¹ Chanson béarnaise.

Pastourelle
Toujours seulette,
Pour tes moutons tu dois craindre le loup.
— Non, j'ai mon chien, je ne crains rien du tout,

Pastourelle
Simple et doucette,
Donne ton cœur, prends le mien en retour.
— Non, non, berger, porte ailleurs ton amour.

O Pastourelle
Par trop cruelle,
Si tu savais combien je puis aimer.
— Il faut aussi, berger savoir charmer.

Adieu bergère,
Folle et légère,
Bien loin de toi je veux aller mourir !
— Reviens demain, je pourrai m'attendrir.





La confession¹

JE me confesse, père,
Père, d'avoir tantôt,
Laissé sur la fougère
Trop badiner Pierrot;
Quoique je sois très fière,
J'ai crain^t de l'affliger :
Puis, que peut la colère
Contre un joli berger ?

— C'est un péché, ma fille,
Ma fille, un grand péché,
Quand on est si gentille.
Le Seigneur est fâché;

Chanson béarnaise.

Mais enfin, sois moins tendre,
Par ta contrition
Tu peux encor prétendre
A l'absolution.

— Je comprends bien, mon père,
Que vous avez raison.
Mais je ne pourrai guère
Désoler ce garçon ;
Je l'aime avec constance,
Voilà mon dernier mot :
Doublez ma pénitence
Et laissez-moi Pierrot.

— Ton Pierrot est un diable !
— Père, qu'avez-vous dit ?
C'est un berger aimable,
Ce n'est pas un maudit !
Il m'attend, je l'espère,
Excusez mon départ ;
Je reviendrai, mon père,
Me confesser plus tard.



Le petit mendiant de la route¹

PRENEZ ces fleurs écloses sur la route,
Bon voyageur; quelque aumône en retour !
Le temps vous presse, une mère sans doute
Avec ardeur vous attend en ce jour...
Vous partagez déjà son allégresse,
Elle ne peut se lasser de vous voir.
Allez, chevaux, allez avec vitesse,
Allez, chevaux, seconde²z son espoir !

Prenez ces fleurs, aimable voyageuse
Qui dévorez le long chemin des yeux.
Votre cœur bat, vous êtes amoureuse,
Ce brin de myrthe est un présage heureux.

¹ Chanson savoyarde.

A vos amours que le ciel s'intéresse !
Ah ! puissiez-vous arriver dès ce soir.
Allez, chevaux, allez avec vitesse,
Allez, chevaux, secondez son espoir !

O vieux soldat qui reviens de la guerre,
Chargé de gloire avec un bras de moins,
Tu cours chercher dans ton humble chaumière
Des souvenirs, du repos et des soins.
Dans ces parfums retrouve ta jeunesse,
Ton haut clocher tu vas l'apercevoir.
Allez, chevaux, allez avec vitesse,
Allez, chevaux, secondez son espoir !

Prenez ces fleurs : près d'ici j'ai ma mère,
Dans la cabane et sur le bord du bois
J'ai mes amours, et j'ai mon vieux grand'père
Qui nous redit les combats d'autrefois.
Bien peu d'argent soutient notre détresse,
Pour nous nourrir il ne faut qu'un pain noir.
Allez, chevaux, allez avec vitesse,
Les voyageurs ont comblé mon espoir !



La pastourelle¹

ENTENDS-MOI, pastourelle,
Paie enfin de retour
Ton pasteur si fidèle.
Rends amour pour amour.

N'accueille pas mes larmes
D'un sourire moqueur,
Quand on a tant de charmes
Peut-on garder son cœur ?

Entends-moi, pastourelle,
Paie enfin de retour
Ton pasteur si fidèle.
Rends amour pour amour.

¹ Chanson corse attribuée à Charles de Bonaparte, père de Napoléon.

Fais tomber toute entrave,
Prends-moi pour protecteur :
Sur nos monts on est brave,
Tout en restant pasteur.

Entends-moi, pastourelle,
Paie enfin de retour
Ton pasteur si fidèle.
Rends amour pour amour.





Le tendre silence

RIEN ne vaut le tendre silence
De deux cœurs oppressés d'amour,
Intérieure violence
Dont on soupire tour à tour.
Rien ne vaut le tendre silence
De deux cœurs oppressés d'amour.

Rien ne vaut le tendre silence
De deux cœurs oppressés d'amour
Lorsqu'une larme qui s'élance
Des yeux effleure le contour.
Rien ne vaut le tendre silence
De deux cœurs oppressés d'amour.

Rien ne vaut le tendre silence
De deux cœurs oppressés d'amour
Lorsqu'un baiser, douce éloquence,
Scelle enfin l'aveu sans retour.
Rien ne vaut le tendre silence
De deux cœurs oppressés d'amour.





L'éloquence de l'amour

Vos vers sont bien doux, ô poètes,
Bien tendres et bien langoureux,
Je n'en veux pas pour interprètes
De mes sentiments amoureux.
Devant le talent je m'incline,
Mais en vain sait-il nous charmer.
Pour parler ta langue divine,
Amour, amour, il faut aimer !

Un soupir, un mot, une phrase
Pénètrent mieux l'âme et les sens
Que la plus magnifique emphase
Dont parfois on cherche le sens.

Dans le silence se devine
Ce qu'on n'ose pas exprimer.
Pour parler ta langue divine,
Amour, amour, il faut aimer !

Ma voix est assez vive et tendre,
Mes regards ont assez d'ardeur,
N'avez-vous pas su me comprendre
En dépit de votre candeur ?
Le long désespoir qui me mine
Finira par vous désarmer.
Pour parler ta langue divine,
Amour, amour, il faut aimer !





Printemps

La colombe se pose
Sur le bord du ruisseau
Et trempe son bec rose
Dans l'eau.

La rapide hirondelle,
Au capricieux vol,
Passe en rasant de l'aile
Le sol.

L'abeille, feuille à feuille
Cherchant des sucs sans fiel,
Les flancs tout jaunis, cueille
Son miel.

Adieu, longs jours moroses,
Hiver dont on est las ;
Salut, papillons roses,
Lilas !

Viens dans les bois, mignonne,
On s'y plaît mieux qu'ailleurs ;
Viens ! que je te couronne
De fleurs.





Chant plaintif

L'HIVER a jeté son nuage
Sur les coteaux du voisinage,
On voit la feuille se flétrir.
Vous partez et tout va mourir !

Plus d'ombrage qui me protège,
Vous laissez le vent et la neige,
La nature semble périr.
Vous partez et tout va mourir !

Mon cœur a sa saison funeste,
Jusqu'au retour, printemps céleste,
D'un long deuil il va se couvrir.
Vous partez et tout va mourir !



Les persécutions de l'amour

Tant d'autres que ton charme enivre,
Amour, implorent ta faveur !
Permits au poète de vivre
En paix, solitaire et rêveur.
Pourquoi du bonheur que je goûte
M'envier les calmes appas ?
Qui te ramène sur ma route,
Amour ? Je ne te cherchais pas.

Toi qui laisses, après tes fièvres,
Bien plus de larmes dans nos yeux
Que de sourires sur nos lèvres,
Je t'oubliais, j'étais joyeux.

Quels maux ton inconstance coûte !
Tu fais désirer le trépas.
Qui te ramène sur ma route,
Amour ? Je ne te cherchais pas.

Va, va soumettre à ton empire
Ceux dont le cœur n'a pas souffert,
La vierge qui brode et soupire,
L'écolier au livre entr'ouvert.
Leur âme t'appartiendra toute,
Ils suivront ardemment tes pas.
Qui te ramène sur ma route,
Amour ? Je ne te cherchais pas.



II

GRÈCE



Ode à Bacchus¹

QUAND l'automne à la verte vigne
A suspendu tous ses trésors,
De l'Olympe, ainsi qu'un beau cygne,
Bacchus, tu descends sur nos bords.
Suivi des Grâces et des Heures,
Tu vois les plus sombres demeures
S'ouvrir et fêter tes autels.
Le vieillard, que l'Âge en vain glace,
Te reçoit et croit prendre place
A la table des immortels !

¹ Grèce antique.

Tu dérides le front austère,
Tu trahis l'homme lâche et faux ;
Bacchus, tu répands sur la terre,
Comme un léthé, l'oubli des maux :
Tu guéris jusqu'à la blessure
Que, de sa flèche la plus sûre,
L'amour a pu faire en un cœur.
Ariane, triste et brisée,
Cesse de regretter Thésée
A ta vue, aimable vainqueur !

Sans nul effort tu conquis l'Inde,
Sur tes pas naissent les moissons,
Les Muses, sur le haut du Pinde,
Pour toi composent des chansons.
Que ton thyrsé heureux nous protège !
Nous voulons, en un gai cortège,
A ton temple porter des fleurs ;
Bacchus, ami de l'espérance,
Toi seul sais de toute souffrance
Dans les festins noyer les pleurs.





La vendangeuse¹

PORTE le raisin noir sur ton épaule blanche,
O vierge, et qu'à longs flots le jus divin s'épanche
 Dans le pressoir du vendangeur !
Le vendangeur charmé, dépouillant sa corbeille,
Sourit et de ta joue à sa liqueur vermeille
 Compare la vive rougeur.

Lorsque le travail cesse, aux laborieux groupes
Verse un vin déjà vieux en parfumant les coupes
 De roses chères à Vénus.

Prends le luth et prélude aux joyeuses cadences :
Bacchus, ô jeune fille, aime à voir dans les danses
 Tes bras et tes seins demi-nus.

¹ Grèce antique.

Mais, crois-moi, si tu veux que l'hymen seul dénoue
Ta pudique ceinture où le zéphir se joue,

Prends garde au fils de Sémélé.

Il le faut enivrer pour n'avoir rien à craindre.

Verse encor, tu fuiras, sans qu'il puisse t'atteindre.

Quand ses pas auront chancelé.





Pluton¹

ELLE était jeune, elle était belle
Comme la fille de Cérès,
Elle aimait à jouer comme elle
Au bord des flots et des forêts.

Sitôt, hélas, perdre la vie !
Elle avait à peine vingt ans.
Pluton l'a vue et l'a ravie,
La terre a perdu son printemps.

Désoler ainsi nos familles
Pour embellir ton sombre lieu,
Sinistre amant des jeunes filles,
N'as-tu pas de honte, ô vieux dieu ?

¹ Anthologie.



La Beauté¹.

✓

BEAUTÉ, de grâce couronnée,
Il ne faut pas t'enorgueillir,
Vois la rose en une journée
Perdre son éclat et vieillir.

La rose, aux baisers de l'abeille,
Selon la volonté du ciel,
Livre sa corolle vermeille,
Et son parfum se change en miel.

Fais comme elle, la rose est sage,
Profite du rayon qui luit !
Il est rapide le passage
Qui mène du jour à la nuit.

¹ Anthologie.



La jeune fille d'Athènes¹

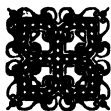
Pourquoi vers l'autre monde,
O ma fille, partir ?
La route en est profonde,
On n'en peut plus sortir.
Vois notre peine amère,
Reste, nous t'aimons tant.
— Je ne le puis, ma mère,
Caron, Caron m'attend !

Ne sais-tu pas, ma fille,
Ce que vaut un baiser ?
Te voyant si gentille,
Jani veut t'épouser.

¹ Grèce moderne.

Amour n'est pas chimère,
Reste : il sera constant.
— Je ne le puis, ma mère,
Caron, Caron m'attend !

Vois, ma tendre colombe,
Le printemps est si doux.
Ne va pas dans la tombe,
N'y va pas avant nous.
Pauvre fleur éphémère,
Brille encore un instant.
— Je ne le puis, ma mère,
Caron, Caron m'attend !





Les plaintes de Rigi¹

R_{IGI} pleure, elle se lamente.
La tourterelle et la perdrix
N'ont pas de plainte plus charmante.
Yachos accourt à ses cris.

« Fille blanche comme la neige,
Qu'as-tu donc ? d'où vient ta douleur ?
S'il faut un bras qui te protège,
Tu peux compter sur ma valeur. »

Rigi, que la grâce accompagne.
Répond : « A-t-on rien vu de tel ?
Je cherche en vain sur la montagne
La plante qui rend immortel. »

¹ Grèce moderne.

— Cesse de pleurer de la sorte,
Dit-il, en ce riant séjour.
Puis il s'éloigne et lui rapporte
Une des plantes d'alentour.

Rigi la prend et la respire.
Or, c'était la plante d'amour,
Et voilà que Rigi soupire,
Pâlit et rougit tour à tour.

La belle s'écrie éperdue,
En versant de nouveau des pleurs :
« Un voile s'étend sur ma vue ;
Quel frisson m'agite ? Je meurs!... »

— Non, non, que son charme t'enivre !
Viens, ma Rigi, viens à l'autel.
C'est la plante qui nous fait vivre :
Plante d'amour rend immortel.

Rigi pleure, elle se lamente.
La tourterelle et la perdrix
N'ont pas de plainte plus charmante.
Jeune Yachos, toi, tu souris.



Myrthil¹

DANS la prairie une source ruisselle ;
Sage fillette y vient puiser de l'eau.
Près d'elle accourt avec sa tourterelle
Le blond Myrthil, berger galant et beau :

— Cède aux vœux d'un amant fidèle,
Lui dit-il, et prends mon oiseau.
— Je ne veux, répondit la belle,
Ni de toi, ni de ton cadeau.

¹ Grèce moderne.

Dans la prairie une source ruisselle ;
Sage fillette y vient puiser de l'eau.
Une croix d'or à la main, plein de zèle,
Le beau Myrthil s'avance de nouveau :

— Cède aux vœux d'un amant fidèle,
Lui dit-il, et prends ce joyau.
— Je ne veux, répondit la belle,
Ni de toi, ni de ton cadeau.

Dans la prairie une source ruisselle ;
Sage fillette y vient puiser de l'eau.
Myrthil enfin à la jeune rebelle,
Mieux avisé, présente un simple anneau :

— Cède aux vœux d'un amant fidèle.
Lui dit-il, et prends mon cadeau.
— Je veux bien, répondit la belle :
Voici ma main pour ton anneau.





L'hirondelle¹

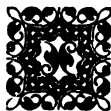
POURQUOI donc tuer l'hirondelle,
La messagère des beaux jours ?
A travers les cieux, sur son aile,
Elle apportait printemps, amours.
Elle était jeune, elle était belle ;
Du zéphyr elle était la sœur.
Pourquoi donc tuer l'hirondelle,
O chasseur, imprudent chasseur !

Pourquoi tromper la jeune fille.
Avec de séduisants discours :

¹ Grèce moderne.

Pourquoi ravir à sa famille
Un cœur timide et sans détour ?
Triste et souffrante, un jour, loin d'elle,
Elle voit fuir le ravisseur.
Pourquoi donc tuer l'hirondelle,
O chasseur, imprudent chasseur !

Heureusement mon toit recèle,
Dans mon humble et discret séjour,
Un nid pour la jeune hirondelle,
Un nid pour mon constant amour.
Là, d'une tendresse éternelle
Je saurai goûter la douceur.
Pourquoi donc tuer l'hirondelle
O chasseur, imprudent chasseur !





La jeune fille

AIMEZ, aimez la jeune fille
Dont la bouche encor sent le lait.
Qu'elle est innocente et gentille,
La jeune fille
Dont la bouche encor sent le lait !
Comme elle plaît !

Elle vient à vous sans prudence.
Gaie et vive dès le matin,

Grèce moderne.

Vous entraîne dans sa cadence
A toute danse.
Gaie et vive dès le matin,
C'est un lutin.

Sur le vert gazon elle glisse,
Riant de l'amour en chemin ;
Mais l'amour est plein d'artifice.
Ce dieu propice,
L'arrêtant un jour en chemin,
Saisit sa main.

Aimez, aimez la jeune fille
Dont la bouche encor sent le lait.
Qu'elle est innocente et gentille,
La jeune fille
Dont la bouche encore sent le lait !
• Comme elle plaît !





L'hôtesse¹

Voici le temps où la terre est fleurie,
Où les oiseaux chantent sur le chemin ;
Pour protéger l'honneur de sa patrie,
Le voyageur repartira demain.
Il a ferré sa monture fidèle
De fers d'argent avec de beaux clous d'or ;
D'un bleu velours il a garni sa selle
Et caressé son coursier, son trésor.
Il est minuit ! Eclairant l'heure noire,
Au voyageur l'hôtesse verse à boire,
A chaque coup lui redisant encor :

¹ Chants populaires de la Grèce.

Quand le jour va renaître,
Que je parte avec toi.
Emmène-moi, mon maître ;
Mon maître, emmène-moi !

« J'appréterai de doux mets pour ta bouche.
Je te ferai ton lit pour sommeiller,
Et tout auprès je placerai ma couche
Discrètement, de peur de t'éveiller. »
— Non, où je vais toute fillette y manque :
Les jouvenceaux, les braves seuls y vont.
— Eh bien ! je veux m'habiller à la franque ;
D'un chapeau d'homme, allons, couvre mon front.
Sur un cheval à la selle azurée,
Je te suivrai de contrée en contrée ;
Nuls jouvenceaux ne me devanceront.

Quand le jour va renaître,
Que je parte avec toi.
Emmène-moi, mon maître ;
Mon maître, emmène-moi !





Le padire de Canaris¹

UN navire près de la rive
Se plaint et pleure sur son sort.
A l'heure où Canaris arrive
Pour faire sa visite au port.

— Pourquoi pleurer, mon beau navire?
Pourquoi te lamenter ainsi?
— O Canaris, si je soupire,
Ne comprends-tu pas mon souci ?

Lorsque sur la vague profonde
Du haut des monts on m'a traîné,
Les marins chantaient à la ronde :
« A la guerre il est destiné ! »

¹ Chants populaires de la Grèce.

Enfant de la Grèce chérie,
Chêne altier du Pinde neigeux,
Je tressaillais pour la patrie
Au chant des klephtes courageux.

Je rêvais de combats, de gloire :
Je n'ai pas encore un canon ;
Je veux dans un jour de victoire.
Me faire un illustre renom.

Mon pont est vaste et peut sans peine
Porter cent héros comme toi.
Dans la guerre la plus prochaine,
O Canaris, emmène-moi.

— C'est bien parlé, fils des tempêtes.
Répond Canaris au grand cœur :
Viens donc prendre part à nos fêtes ;
Je te ramènerai vainqueur.

Et sur le navire intrépide
Il mit le pied, et s'en alla,
Plus prompt que la foudre rapide.
Détruire une flotte d'Allah.



L'oiseau grec¹

LORSQUE le sort eut trahi le courage
Du fier Botros, ce lion de Souli,
Moi, pauvre oiseau, moi qui hais l'esclavage,
J'allai le voir dans le cachot d'Ali.
Je lui portais en secret sous mon aile,
Prompt messenger, un tendre et cher adieu.
On lui disait : « O Botros, sois fidèle
A ta patrie, à ta femme, à ton Dieu. »

Le prisonnier, j'étais las de la route,
En souriant alors me caressa ;
Mais tout à coup, sous la sinistre voûte,
Le vieil Ali vers nous deux s'avança :

¹ Chants populaires de la Grèce.

« Veux-tu servir parmi mes janissaires,
Dit-il au Grec, ou mourir sur le pieu ? »
Botros répond : « Assassin de mes frères,
Je veux mourir pour la Vierge et mon Dieu. »

Poète aussi, le guerrier prit la lyre.
Il préludait à de glorieux airs ;
Un Albanais tout bas s'en vint lui dire :
« Si tu le veux, je briserai tes fers ;
Pour nous charmer, le soir, loin de nos maîtres.
Compose-nous des hymnes pleins de feu. »
Botros répond : « Vous êtes tous des traîtres ;
Je veux mourir pour ma patrie et Dieu. »

La nuit venait, la brise était humide ;
Mon compagnon dans son sein me cacha.
Sans bruit alors entra d'un pas timide
Dans sa prison la fille du pacha :
« Grec aux yeux noirs, dit-elle, je t'adore ;
Veux-tu m'aimer ? Nous fuirons de ce lieu.
— « Non, dit Botros, j'ai mon épouse encore ;
Je veux mourir, mes enfants priront Dieu. »





La mort de Bebros¹

Au pied de la montagne
Bebros reste couché ;
Son cheval l'accompagne.
Vers lui le front penché :
« Lève-toi, maître, en route ;
La troupe est déjà loin. »
— « Je vais mourir, écoute,
Toi dont j'eus tant de soin.

Avant que je succombe,
Mon cheval diligent,
Creuse, creuse ma tombe
Avec tes fers d'argent.

¹ Chants populaires de la Grèce.

Chez moi porte mes armes ;
Cours, ami, dès ce soir,
Vers ma maîtresse en larmes ;
Donne-lui ce mouchoir. »

Il dit : son œil s'altère,
Son âme l'a quitté ;
Le bon cheval enterre
Son maître regretté.
Il porte à la famille
Les armes, vrai trésor ;
Puis à la jeune fille,
Un mouchoir brodé d'or.



III

ITALIE



La barcarolle¹

UN jour, sur la lagune,
Le Tasse avec transport
Me disait à la brune,
En voguant loin du bord :
« Ne fais pas la rebelle,
Je chanterai pour toi ;
Donne un baiser, ma belle,
Pour un sonnet de moi. »

— Non, non, dans ma gondole,
Libre, je vais chantant
La barcarolle
Que j'aime tant.

¹ Chans on vénitienne.

Une autre fois, le doge
S'attendrit à mon chant.
« Chacun fait ton éloge,
Dit-il en s'approchant.
Malgré la mer jalouse,
Monte sur mon vaisseau ;
Je te prends pour épouse :
Tiens, voici mon anneau. »

— Non, non, dans ma gondole,
Libre, je vais chantant
La barcarolle
Que j'aime tant.

Enfin sur le rivage,
Un des maîtres de l'art
S'arrête à mon passage
Dans la place Saint-Marc.
« De ta beauté, ma chère,
J'ai ressenti l'attrait ;
Le Titien veut faire
Ton radieux portrait. »

— Non, non, dans ma gondole,
Libre, je vais chantant
La barcarolle
Que j'aime tant.





Le gondolier¹.

MA maîtresse est la Madone
Que nous prions à genoux,
Sans que jamais la Madone
Ait exaucé l'un de nous.
Mais elle semble si bonne,
Mais son regard est si doux !
Ma maîtresse est la Madone
Que nous prions à genoux...

Je voudrais qu'elle fût blonde,
Je maudis ses noirs cheveux,

¹ Chanson vénitienne.

Car on prétend qu'une blonde
Répond plus vite aux aveux.
Comme ma barque sur l'onde,
Sur elle glissent mes vœux...
Je voudrais qu'elle fût blonde,
Je maudis ses noirs cheveux.

J'irais vendre ma gondole
Pour un seul baiser d'amour,
Si le prix de ma gondole
Obtenait ce doux retour.
Puisse de ma barcarole
Le refrain lui plaire un jour!..
J'irais vendre ma gondole
Pour un seul baiser d'amour.





La tourterelle¹

MA gaité, je l'ai perdue,
Car ma tourterelle a fui.
Ah! dis-moi si tu l'as vue,
Prends pitié de mon ennui,
Bon voyageur qui m'écoutes;
Dis-moi si sur quelques routes
Elle s'est montrée à toi.
Dis-moi si ma tourterelle,
Autrefois tendre et fidèle,
Ne t'a pas parlé de moi !

¹ Chanson sarde.

Si par hasard, ô mon maître,
Tu ne la connaissais pas,
Apprends que, jamais peut-être,
Un oiseau n'eut plus d'appas.
Apprends comme elle est gentille,
D'un pur éclat son œil brille,
Sa voix a des notes d'or.
Rien surtout, rien ne surpasse
Ses mouvements pleins de grâce :
Son plumage est un trésor.

Dès qu'on entend l'harmonie
De son chant toujours vainqueur,
Une langueur infinie
Pénètre l'âme et le cœur.
La rose n'est pas plus belle
Que ma chère tourterelle,
Objet constant de mes pleurs.
Elle habite la montagne,
Elle n'est plus ma compagne,
Prends pitié de mes douleurs.

Si Dieu veut que tu la voies,
Dis-lui soudain, en mon nom,
Qu'avec elle, hélas ! mes joies
Ont déserté ma maison.
Tandis qu'à travers le monde,
De son aile vagabonde,
Sans cesse il lui plait d'errer,
Dis à l'ingrate colombe
Qu'on creuse déjà la tombe
Où l'on songe à m'enterrer.

Si ton heureuse ambassade
Réussit à l'attendrir,
Si vers un ami malade
Tu la vois prête à courir,
Sans la blesser d'une injure,
Sans la traiter de parjure,
Dis qu'elle aura son pardon,
Qu'elle revienne alors vite,
Pendant que mon cœur palpite,
Consoler mon abandon !



Le carnaval de Rome¹.

LE carnaval commence aujourd'hui même,
Entendez-vous résonner ses grelots ?
C'est l'heureux temps où l'on chante, où l'on aime
Où sans pitié l'on se moque des sots.

Chacun se livre à son humeur fantasque,
Les gais propos s'ouvrent un libre cours,
Car tout visage est sacré sous le masque,
Et le mystère y sourit aux amours.

Ce fier brigand, avec sa carabine,
Est un bourgeois qui n'a fait aucun mal,

Chanson romaine.

La grande dame est une colombine,
Et le pierrot peut-être un cardinal.

Ces arlequins et ces polichinelles,
Ce sont, parbleu ! de grands hommes d'Etat,
Et le public, sous ces formes nouvelles,
Les reconnaît sans peine et sans débat.

La liberté des vieilles bacchanales,
Vous le savez, se retrouve en ce jour.
Grands et petits révèlent leurs scandales,
Les vérités s'échangent tour à tour.

Le carnaval commence aujourd'hui même.
Entendez-vous résonner ses grelots ?
C'est l'heureux temps où l'on chante, où l'on aime,
Où sans pitié l'on se moque des sots.





L'attelage du Sommeil.

PRENDS, ô Sommeil, prends, je t'en prie,
Huit chevaux dans ton écurie
Caparaçonnés de velours,
Et sur ton char léger accours.
 Sommeil, viens vite
 Où l'on t'invite,
 Non pas au trot,
 Mais au galop,
Et que l'enfant fasse dodo !

A chacun des chevaux attache
Avec un clou d'or un panache,
Dont l'azur luisant et soyeux
Ferme en passant les petits yeux.

Sommeil, viens vite
Où l'on t'invite,
Non pas au trot,
Mais au galop,
Et que l'enfant fasse dodo !

D'aucun bruit ne frappe l'oreille,
Sans bourdonner comme l'abeille,
Sans tirer les moindres verrous,
Par le foyer entre chez nous.

Sommeil, viens vite
Où l'on t'invite,
Non pas au trot,
Mais au galop,
Et que l'enfant fasse dodo !

Sur la jeune âme reposée
Verse ta céleste rosée,
Apaise la fièvre du poulx,
Retiens le souffle de la toux.

Sommeil, viens vite
Où l'on t'invite,
Non pas au trot,
Mais au galop,
Et que l'enfant fasse dodo !



Sérénade¹.

VIENS avec moi, c'est l'heure du repos,
Un doux zéphir enfile déjà les voiles ;
Viens, les amours seront nos matelots.
Ne vois-tu pas que tes sœurs les étoiles
Ont commencé de se mirer aux flots ?

Viens avec moi, le soir est gracieux ;
Viens te bercer sur le doux sein des lames.
Lorsque le vent devient silencieux,
Le chant léger qu'on mêle au bruit des rames
Est répété par les sphères des cieux.

¹ Chanson génoise.

Viens avec moi, viens, peut-être au retour,
Sur son rocher nous verrons la sirène,
Comme Sapho, verser des pleurs d'amour,
Tordant ses bras, nous racontant sa peine,
Dont les poissons s'émeuvent à leur tour.





Blondinette¹.

QUAND ma mère me mit au monde.
Ma mère, en m'embrassant, pleura.
« Ah ! dit-elle, elle sera blonde,
Et de bonne heure elle aimera.
L'amour, décevante chimère,
Comme moi la fera souffrir. »
Vous aviez bien raison, ma mère.
Blondinette aime et veut mourir !

Le petit archer m'a blessée.
Je n'ai pas encor quatorze ans,

¹ Chanson napolitaine.

Mon âme toujours oppressée
Est pleine de soucis cuisants.
Je suis trop jeune pour plaire,
Pour que l'on puisse me chérir.
Vous aviez bien raison, ma mère,
Blondinette aime et veut mourir !

Pleurez, ô mères de famille,
Pleurez, quand vous mettez au jour,
O mères, une blonde fille,
Esclave faite pour l'amour.
Je ressens une peine amère :
Mal d'amour ne se peut guérir.
Vous aviez bien raison, ma mère.
Blondinette aime et veut mourir !





Le doisin¹.

JE voudrais mourir sans cesser de vivre,
De mort apparente et pour un moment,
Afin de compter ceux qu'on verrait suivre
En habit de deuil mon enterrement.
Je voudrais savoir quelles bonnes âmes
Verseraient des pleurs presque à chaque pas :
Je serais heureuse entre toutes femmes,
Si mon beau voisin pleurait mon trépas.

Si je l'entendais au fond de l'église
Plus que mes parents mêmes s'affliger,
Sortant du cercueil où l'on m'aurait mise.
Le front couronné de fleurs d'oranger.

Vers le désolé j'irais tout de suite
Et dirais bien haut, lui tendant la main :
« Je t'aime et t'aimais, changeons vite, vite,
La messe des morts en messe d'hymen ! »

Mais si mon voisin reste à sa fenêtre
Regardant passer mon triste convoi,
Si son froid maintien ne laisse apparaître
Aucun sentiment qui l'attache à moi,
S'il me voit partir sans que sa prière,
Sans que ses regrets hâtent mon réveil,
Je veux m'en aller jusqu'au cimetière
Pour y sommeiller du dernier sommeil !





L'attente.

VIENS, c'est ton amant qui t'appelle,
Dans l'attenté il verse des pleurs ;
Viens, ton absence est si cruelle ;
Viens, ou je meurs !

Je crois, quand la brise sonore
Arrive en effeuillant les fleurs,
Entendre ton pas que j'adore ;
Viens, ou je meurs !

Je crois, lorsque la tourterelle
Au loin soupire ses douleurs,
Que c'est ta voix tendre et fidèle ;
Viens, ou je meurs !



La toute belle¹.

LE jour même où vous êtes née,
La beauté naquit avec vous :
Ce fut une heure fortunée
Dont le ciel se montra jaloux.
Les anges dirent : « Sa figure
Vaudra la nôtre mille fois. »
Voilà, voilà ce qu'on assure,
M a toute belle, et je le crois.

¹ Chanson à la mode italienne.

La nuit, en répandant ses voiles
Sur votre front si gracieux,
Laissa tomber les deux étoiles
Que depuis on nomma vos yeux.
Pour vous faire honneur, la nature
Osa déroger à ses lois.....
Voilà, voilà ce qu'on assure,
Ma toute belle, et je le crois.

Le rosier vous offrit ses roses,
Le lis vous offrit sa blancheur ;
Sur vos lèvres à peine écloses
Une source mit sa fraîcheur ;
Le chantre de la voûte obscure,
Le rossignol, donna sa voix.
Voilà, voilà ce qu'on assure,
Ma toute belle, et je le crois.





Savez-vous
pourquoi je vous aime¹.

Savez-vous pourquoi je vous aime ?
Mais non, vous ne le savez pas.
Ce n'est point pour la grâce extrême
Qu'on voit briller dans tous vos pas.
Savez-vous pourquoi je vous aime ?
Mais non, vous ne le savez pas.

Ce n'est pas pour le diadème
De vos cheveux d'or ; ce n'est pas
Pour vos doux yeux, lumière même
Du ciel parvenue ici-bas.

¹ Chanson à la mode italienne.

Savez-vous pourquoi je vous-aime ?
Mais non, vous ne le savez pas.

C'est pour votre bonté suprême
Dont l'élan ne se dément pas,
Pour votre main qui toujours sème
Tant de bienfaits sur tant d'ingrats.
Oui, voilà pourquoi je vous aime,
Vous seule ne le saviez pas.





Amour ! Amour !

Vous rougissiez et j'étais pâle :
Tous les deux nous ne parlions pas ;
Au fond d'une champêtre salle
La musique entraînait nos pas.
Nos cœurs s'accordaient en silence,
Ils se répondaient tour à tour.
Le vôtre disait : Espérance !
Le mien : Amour ! amour ! amour !

Chaque fois que je vous rencontre,
Vous savez si mon trouble est grand.

¹ Chanson à la mode italienne.

Je ne puis rien dire et ne montre
Mes chers désirs qu'en soupirant.
Vos yeux baissés en ma présence
Evitent la clarté du jour,
Votre cœur répète : Espérance !
Le mien : Amour ! amour ! amour !

Qu'est-il besoin d'autre interprète
A ceux qui s'entendent si bien ?
Reste, frissonnante et muette,
Le bras serré contre le mien.
Rien ne vaut la tendre éloquence
De cœurs qui n'ont aucun détour,
Lorsque l'un murmure : Espérance !
Et l'autre : Amour ! amour ! amour !





Sonnet de Michel-Ange

« SUR DANTE ».

DU monde il descendit au fond des noirs abîmes,
De l'un et l'autre enfer il vit luire l'ardeur,
Monta vivant vers Dieu dans ses transports sublimes
Et fit du ciel sur terre éclater la splendeur.

Pure étoile, il brilla sur les plus hautes cimes,
Des sombres régions scruta la profondeur,
Et cependant, en proie à des douleurs intimes,
Du vulgaire méchant il connut l'impudeur.

On agissait alors comme au temps où nous sommes :
La foule, ingrate envers les héros, les grands hommes,
N'apprécia son œuvre, hélas ! qu'après sa mort.

Pour être tel que lui, pour cette destinée
Par le génie au sein de l'exil couronnée,
Je donnerais, joyeux, le plus auguste sort.





Sonnet de Pétrarque

L'AIGLE à l'immobile paupière
Du jour contemple le réveil;
L'œil fixe, à la vive lumière
Il renvoie un rayon pareil.

Mais l'aigle est le seul sur la terre
Qui puisse, à son lever vermeil
Ou vers la fin de sa carrière,
Soutenir l'ardeur du soleil.

Le papillon d'une autre flamme,
Comme moi des yeux de ma dame,
Recherche l'éclat trop aimé.

Cet éclat le charme et l'attire,
Il court au devant du martyrre :
Par la flamme il est consumé !





IV

ESPAGNE



La fille consciencieuse.

LA FILLE.

J'ai promis, quand j'étais petite,
Trois baisers à ce cavalier.
Mère, il est temps que je m'acquitte
Pour qu'on puisse à moi se fier.

LA MÈRE.

Vous êtes folle, Marguerite,
Ce serment ne peut vous lier.

LA FILLE.

J'ai promis, quand j'étais petite,
Trois baisers à ce cavalier.



LA MÈRE.

Ma fille, vous avez beau dire,
Autant en emporte le vent.
Pour mettre fin à ce délire,
Vous entrerez dans un couvent :
Vous serez nonne, Marguerite,
Le monde, il le faut oublier.

LA FILLE.

J'ai promis, quand j'étais petite,
Trois baisers à ce cavalier.
Ma mère, en honnête personne
Je prétends bien me marier.
Mais, quand même je serais nonne,
Toute dette se doit payer.

LA MÈRE.

Vous êtes folle, Marguerite,
Ce serment ne peut vous lier.

LA FILLE.

J'ai promis, quand j'étais petite,
Trois baisers à ce cavalier.





Don César de Bazan.

JE vais, au gré de mon envie,
De pays aimant à changer ;
Je cueille des fleurs de la vie
Le parfum rapide et léger.
Sans préjugés, je le confesse,
J'ai des amis chez les voleurs,
J'aime les vins de toute espèce,
Les femmes de toutes couleurs.
Je suis bon gentilhomme,
Aussi noble qu'Adam,
Sachez que l'on me nomme
Don César de Bazan.

S'il faut s'escrimer de l'épée,
Celle qui bat sur mes talons
Sait faire, et leste et bien trempée,
Respecter jusqu'à mes haillons.
Ce n'est pas une demoiselle
Qui craint le bruit et ne dit rien,
Elle a souvent fait parler d'elle :
Les alcades le savent bien.

Je suis bon gentilhomme,
Aussi noble qu'Adam,
Sachez que l'on me nomme
Don César de Bazan.

On dit, et cela n'est pas juste,
Que je dégrade un nom fameux.
Croit-on que mon cousin Salluste,
Ce grand ministre, vaille mieux ?
Rampant sur les degrés du trône,
Il pille l'Etat et le roi.
A part mes créanciers, personne
N'a droit de se plaindre de moi.

Je suis bon gentilhomme,
Aussi noble qu'Adam,
Sachez que l'on me nomme
Don César de Bazan.





L'infante de France.

UN beau jour l'infante de France
Loin de sa suite s'égara.
A pied, sans trouver assistance,
A travers les champs elle erra.
Sur un chemin, étant seulette,
Elle aperçut un cavalier.
— Voudrais-tu prendre une fillette,
Lui dit-elle, sur ton coursier ?

Il cède à son désir sans peine :
Sous son voile elle a des appas.
— Belle, où faut-il que je te mène ?
— A Paris. — J'y vais de ce pas.

Puis, la traitant en amoureuse,
Il veut l'embrasser..... « Malheureux,
« Je suis une pauvre lépreuse,
« Mon baiser te ferait lépreux ! »

Le cavalier pique sa bête,
Cessant tout à coup d'être épris.
Avec grande hâte il s'arrête
Aux portes mêmes de Paris.
Elle, découvrant son visage,
Frais et rose comme un printemps :
« O cavalier prudent et sage,
« Cavalier, tu vivras longtemps ! »

Elle rit, il comprend sa faute,
Il lui propose alors l'hymen.
La contenance fière et haute,
La belle repousse sa main :
« Sur la route, à ton insistance
« J'aurais pu donner un baiser.
« Mais je suis l'infante de France,
« Fils de roi seul peut m'épouser ! »



La fille more¹.

JE suis une fille more,
(Allah ! mon âme t'adore).
Je sommeillais, l'autre nuit
A ma porte on fit du bruit.
Quelqu'un disait : « Fille more,
(Allah ! mon âme t'adore),
Un ennemi de la foi
Veut me tuer... ouvre-moi ! »

Je suis une fille more,
(Allah ! mon âme t'adore).
Je me lève, me voilant
L'épaule d'un manteau blanc.

¹ Romancero.

Un chrétien, non pas un More,
(Allah ! mon âme t'adore),
S'écrie en s'offrant à moi :
« Je t'aime, enfant, moi le roi ! »

Je suis une fille more,
(Allah ! mon âme t'adore),
Mais ne faut-il pas un jour
Subir la loi de l'amour ?
Dans le palais on m'honore,
(Allah ! mon âme t'adore,
Pardonne, pardonne-moi,
Peut-on refuser un roi ?)





Le roi Rodrigue¹.

RODRIGUE, dans la fleur de l'âge,
Avait vu du haut d'une tour,
Dans un bosquet au clair ombrage,
Jouer les dames de sa cour.

Leurs pieds qu'avait baignés le Tage
Étaient mesurés tour à tour.
O Florinde ! on rendit hommage
A ton pied blanc au fin contour.

¹ Romancero.

Le roi la surprit le soir même
Sur ces bords et lui dit : « Je t'aime,
Laisse mon amour t'embraser. »

Le Tage sous le ciel qui tonne
Lui crie : « Il y va de ton trône... »
Le roi répond par un baiser.



V

ALLEMAGNE



La fille de l'hôtesse¹.

TROIS voyageurs s'en allaient sur le Rhin :

— Hôtesse, as-tu bonne bière et bon vin ?

Mais où donc est Marthe ta jeune fille ?

— Vieux est mon vin, et ma bière pétille.

Ma pauvre Marthe, on l'a mise au cercueil.

— Ta pauvre Marthe, on l'a mise au cercueil !

Ils sont entrés dans la chambre de deuil ;

Le premier dit : « Je suis peintre et veux peindre

Son front charmant que la mort vient d'atteindre,

Il revivra sous mes vives couleurs. »

¹ Ballade allemande, d'après Uhland.

Il revivra sous ses vives couleurs.

Le second dit : « Poète, avec mes pleurs,

Mes vers iront se graver sur sa tombe. »

Puis le troisième à sa douleur succombe

En s'écriant : « Je l'aimais et je meurs !... »





Le vieux sapin.

UN voyageur aux pieds d'un vieux sapin
S'était assis pour y chercher de l'ombre ;
Le temps avait, c'est la loi du destin,
Découronné l'arbre au feuillage sombre.

Le voyageur s'écria sans pitié :
« Pas un abri digne même d'un pâtre !
« Le bûcheron t'a-t-il donc oublié ?
« Tu n'es plus bon qu'à pétiller dans l'âtre. »

Le vieux sapin lui répondit alors :
« Suis-je donc fait pour les vivants, mon frère ?

« Ma mission est d'abriter les morts,
« Mais, vois, le ciel exauce ta prière :

« Un bûcheron, la cognée à la main,
« S'en vient couper le reste de mes branches ;
« Pour ton cercueil qui sera prêt demain,
« O voyageur, je gardais quatre planches. »





| L'a ette et le rossignol.

LE ROSSIGNOL.

MATINALE alouette, en délaissant la terre,
Pourquoi ce chant léger qu'aucun souci n'altère?

L'ALOUETTE.

C'est qu'à l'heure où je pars, le regard du soleil
A la fleur, au ruisseau donne un éclat vermeil.

LE ROSSIGNOL.

Moi, vers l'heure où Dieu veut que je me fasse entendre,
Derrière l'horizon l'astre d'or va descendre.

L'ALOUETTE.

Le bouton recouvert encor de la rosée
Prend sous le jour naissant une teinte irisée,
Le papillon errant joue avec le zéphyr,
L'abeille songe au miel qu'elle s'en va cueillir.

LE ROSSIGNOL.

Le vent meurt, le silence envahit la nature,
On entend seulement le ruisseau qui murmure,
Des nuages du soir roule le sombre essaim,
La fleur perd son parfum et referme son sein.

L'ALOUETTE.

Tout est dans le sillon plaisir, rayon et vie,
Je suis gaie en voyant la campagne ravie.

LE ROSSIGNOL.

Tout est dans le vallon ombre, silence, ennui,
L'amant trahi soupire et je chante pour lui.

Rossignol, alouette,
Selon l'ordre de Dieu faisons notre devoir.
Que notre voix répète,
Toi, le chant du matin, et moi, le chant du soir.





La chansong de Migron¹.

CONNAIS-tu le pays où le ciel n'a pas d'ombre,
Où le myrthe amoureux croît auprès du laurier,
Où l'oranger fleuri, l'odorant citronnier
Cachent leurs beaux fruits d'or sous un feuillage sombre ?
C'est là que je voudrais courir,
C'est là qu'il faut aimer, c'est là qu'il faut mourir !

Connais-tu la maison où tout sourit et brille,
Aux colonnes de marbre, aux jardins spacieux
Remplis d'ombre et de fleurs et d'oiseaux et de dieux ?
Chaque statue y dit : « Que fait la pauvre fille ? »

¹ Imité du *Wilhelm Meister*, de Goethe.

C'est là que je voudrais courir,
C'est là qu'il faut aimer, c'est là qu'il faut mourir !

Connais-tu le séjour où le volcan s'allume,
Où l'on voit s'élever sa brûlante vapeur ?
Le volcan dont ma lèvre a respiré l'ardeur
A laissé dans mon sein un feu qui le consume.

C'est là que je voudrais courir,
C'est là qu'il faut aimer, c'est là qu'il faut mourir !





La femme donnée au Diable¹

IL exista dans la Bohême
Jadis un méchant chevalier
Réduit à la misère extrême,
N'ayant plus que son destrier.....
Le diable, un soir, au clair de lune,
S'approche, et parlant sans détour :
« Je me charge de ta fortune,
« Cède-moi ta femme en retour. »
— O ma bonne,
Je frissonne.
Mon enfant, écoutez-moi bien,
Apprenez, mignonne,
Que les hommes ne valent rien.

¹ Fabliau allemand.

Le chevalier dans sa demeure
Retourne et fait briller de l'or :
« Au bois, madame, allons sur l'heure,
« Car j'ai découvert un trésor. »
Il prend alors sa femme en croupe,
Avec elle il repart sans bruit,
Derrière eux s'élance une troupe
D'oiseaux qui volent dans la nuit.
— O ma bonne,
Je frissonne.
Mon enfant, écoutez-moi bien,
Vous apprendrez, mignonne,
Que les hommes ne valent rien !

Mais la Vierge avait sa chapelle
A quelques pas du bois maudit.
La dame, en chrétienne fidèle,
Voulut prier et descendit :
De la course elle était si lasse
Qu'elle s'endormit aussitôt ;
La Vierge alla prendre sa place
Sur le cheval mis au galop.

— O ma bonne,
Je frissonne.
Mon enfant, écoutez-moi bien,
Vous apprendrez, mignonne,
Que les hommes ne valent rien.

Le diable, aux lueurs d'une étoile,
S'avance ayant la joie au cœur,
De la Vierge il lève le voile,
Mais il recule avec terreur.
« Fuis, ô Satan, ô téméraire, »
« C'est moi qui viens t'humilier ! »
« — Je fuis, dit le diable en colère.
« Mais j'emporte le chevalier. »
— O ma bonne,
Je frissonne.
Mon enfant, écoutez-moi bien,
Vous apprendrez, mignonne,
Que les hommes ne valent rien.





Les deux chasseurs¹

H EINACH disait, quittant tard sa maison :
« Max mon voisin se lève avant l'aurore.
Et quand la nuit s'étend à l'horizon,
Sur les hauts monts il erre et chasse encore.
Il rentre enfin, après de longs détours,
Sans rapporter ou croix d'or pour sa fille,
Ou pour sa femme un chapeau de velours,
Et bien souvent sans pain est la famille.
Je chasse aussi, mais sur les grands chemins.
Et j'ai toujours de l'or à pleines mains. »

¹ Chanson du Tyrol.

—Passant, arrête! — Allons donc! — Sur-le-champ!

—Que me veux-tu? — Rien que deux mots, écoute:

Vingt florins! — Dieu! — Plus léger en marchant

Le voyageur poursuit après sa route. . .

« Ne pleurez pas, mes enfants, mes amours,

Voici d'abord la croix d'or pour ma fille,

Ma femme aura le chapeau de velours,

Et j'ai du pain pour toute la famille.

Chassez aussi, mais sur les grands chemins,

Et vous aurez de l'or à pleines mains. »

Ainsi disait Heinach, mais le bourreau

A suspendu la chanson sur sa bouche.

Bientôt sa femme est allée au tombeau ;

De ses enfants la misère nous touche.

Max a tué deux chamois et deux ours ;

Il a donné la croix d'or à sa fille,

A sa compagne un chapeau de velours.

Et puis du pain à toute sa famille.

Chassez, chassez, non sur les grands chemins.

Mais sur les monts, les chamois et les daims.



L'écolier¹

« **C'**EST un écolier qu'il me faut »,
Disait Gretchen à sa fenêtre,
« L'écolier a plus d'un défaut,
« Mais je ne veux pas d'autre maître.
« Il est fier, il a le ton haut,
« C'est un écolier qu'il me faut ! »

Passe, en tenant son luth d'amour,
Un écolier pimpant et leste.
Il l'entend et dit à son tour :

¹ Lied.

« Ecoute-moi, fille céleste,
« Ne vois-tu pas tomber le jour ?
« Viens, viens, c'est l'heure de l'amour ! »

Gretchen, au cœur tout agité,
Descend afin d'être écolière.
Mais, voyez la fatalité,
Elle n'était pas la première,
Pour d'autres il avait chanté
Son chant d'amour, de volupté.

Son luth et ses accents vainqueurs,
Répétés sous mainte croisée,
Avaient blessé trois tendres cœurs.
Des voisins ce fut la risée,
Les belles, sous les ris moqueurs,
Rougissaient de leurs faibles cœurs.

Après l'avoir tout bas maudit,
Chacune avec courroux le quitte :
Mais lui, pour noyer son dépit.
Dans un cabaret entra vite,
Et tant de brocs il engloutit
Qu'on ne sait pas quand il sortit.

A croire au chant de l'écolier,
Belles, ne soyez pas si promptes :
Gardez-vous bien de l'oublier,
Tous ses serments ne sont que contes .
Il faut toujours vous méfier
De la voix d'un bel écolier !



VI

PAYS DIVERS





La fille d'Erip¹

O verte Erin, noble contrée,
La jeune fille allait parée
De perles, de rubis et d'or,
De sa beauté plus riche encor.

« O vierge, n'as-tu pas d'alarmes ?
Avec tant d'or et tant de charmes,
Ne crains-tu donc aucun danger ? »
Ainsi lui parla l'étranger.

¹ Thomas Moore.

« Chevalier, connais mieux nos âmes,
Les fils d'Erin aiment les dames
Et l'or trop souvent suborneur,
Mais pour eux rien ne vaut l'honneur. »

Elle parcourut l'île entière,
La jeune fille belle et fière,
Erin, sans qu'un de tes enfants
Arrêtât ses pas triomphants.





La dernière rose de l'été¹

JE vis une dernière rose
Fleurir à la fin de l'été.
Ah ! c'était une triste chose,
Pas un bouton à son côté !

— Pauvre solitaire, lui dis-je,
Zéphyr est mort, l'amant des fleurs.
Pourquoi dépérir sur ta tige ?
Va sommeiller avec tes sœurs.

¹ Thomas More.

— Je veux aussi cesser de vivre.
Avec l'amitié, les amours,
Que le destin me fasse suivre
Les visions de mes beaux jours !

— Lorsque vient la saison morose.
A quoi bon braver les autans ?
Ne t'étonne donc pas, ô rose,
Si je t'effeuille avant le temps.





Élégie¹

Vous savez bien que c'est l'usage,
Lorsqu'un homme est près de mourir,
De lui rendre un peu de courage
En lui disant qu'il va guérir.
Ayez pitié de ma souffrance,
Soutenez mon suprême effort,
Donnez-moi donc une espérance,
Puisqu'on promet tout à la mort.

Mon pauvre cœur est bien malade,
Il est frappé du dernier coup.

D'après un sonnet de Shakespeare.

Un mot, un sourire, une œillade
Ne vous coûteraient pas beaucoup.
Ayez pitié de ma souffrance,
Soutenez mon suprême effort,
Donnez-moi donc une espérance,
Puisqu'on promet tout à la mort.

Flattez-moi d'un tendre langage
Afin de m'aider à mourir :
L'âme même la plus sauvage
A mes maux devrait s'attendrir.
Ayez pitié de ma souffrance,
Soutenez mon suprême effort,
Donnez-moi donc une espérance,
Puisqu'on promet tout à la mort.





La digue¹

Bons ouvriers, allons,
Sans craindre la fatigue
Travaillons
A la digue,
Travaillons, travaillons !

Fier Océan qui nous inondes,
Que ta rage expire en ce lieu !
Arrêtez-vous, vagues profondes,
Notre voix est celle de Dieu.

¹ Chanson hollandaise.

Bons ouvriers, allons,
Sans craindre la fatigue
Travaillons
A la digue,
Travaillons, travaillons !

Fier Océan, tes flots dociles,
Emprisonnés dans nos canaux,
Bientôt traverseront nos villes
Et gémiront sous nos vaisseaux.

Bons ouvriers, allons,
Sans craindre la fatigue
Travaillons
A la digue,
Travaillons, travaillons !

De toutes parts tu verras naître
Sur tes bords de rians tableaux,
Et la bergère y fera paître,
En souriant, ses gras troupeaux.

Bons ouvriers, allons,
Sans craindre la fatigue
Travaillons
A la digue,
Travaillons, travaillons !

Fier Océan, notre Hollande,
Pour des fleurs quittant ses roseaux,
Comme une nymphe forte et grande,
Baignera ses pieds dans les eaux.

Bons ouvriers, allons,
Sans craindre la fatigue
Travaillons
A la digue,
Travaillons, travaillons !





Les gueux

S_i des lions bataves
On envahit le sol,
Plutôt que d'être esclaves
De l'orgueil espagnol,
N'ayant plus pour demeure
Que les flots écumeux,
Près du bord à toute heure
Nous rugirons comme eux.

Nous sommes la race
Constante en sa foi,
Jusqu'à la besace
Fidèle à son roi,

La race des hommes
Francs et courageux,
Nous sommes
Les gueux !

Ce que jadis nous fûmes
Nous voulons l'être encor :
Nous voulons nos coutumes,
Nos lois, et non de l'or,
Nous voulons sur nos rives
Des flots par nous soumis.
De nos cités captives
Chassons nos ennemis.

Nous sommes la race
Constante en sa foi,
Jusqu'à la besace
Fidèle à son roi,
La race des hommes
Francs et courageux,
Nous sommes
Les gueux !

Sur la terre et sur l'onde,
En nous donnant la main,
A la face du monde
Suivons notre chemin.
Ne laisse jamais prendre,
Bon soldat, ton drapeau ;
Bon marin, sans te rendre,
Fais sauter ton vaisseau.

Nous sommes la race
Constante en sa foi,
Jusqu'à la besace
Fidèle à son roi,
La race des hommes
Francs et courageux,
Nous sommes
Les gueux !





La nonnette¹

DANSE, nonnette, danse,
Je t'achète un bijou.
— Non, non, vaine dépense !
J'ai la croix d'or au cou,
Cherchez d'autres personnes
Pour s'unir à vos pas :
Nonnes, moines, moines, nonnes.
Moines, nonnes, ne dansent pas.

Danse, nonnette, danse,
Je te donne un baiser.

¹ Chanson flamande

— Non vraiment, par prudence
Je dois le refuser,
Cherchez d'autres personnes
Pour s'unir à vos pas :
Nonnes, moines, moines, nonnes,
Moines, nonnes, ne dansent pas.

Danse, nonnette, danse,
Car je t'offre un mari.
— Un mari !... par avance
Comme il était chéri !...
A vos danses mignonnes
Je veux unir mes pas.
Adieu, moines, adieu, nonnes,
Adieu, vous qui ne dansez pas !





Le coucou¹

DANS la forêt va la fillette,
Elle entend la voix du coucou :
« Prends un mari, sois moins coquette, »
Lui disait-il. — « Vous êtes fou ;
Cocou, cocou,
Vous êtes fou !

Toute belle-mère est méchante,
Tout beau-père est un loup-garou.
Autant me dire : Sois servante !

¹ Chanson de la Finlande.

Vraiment, vraiment, vous êtes fou ;
Cocou, cocou,
Vous êtes fou ! »

Nicolas un jour se présente,
Nicolas avec un bijou ;
Sa voix est douce et séduisante,
Elle ne dit plus au cocou :
Cocou, cocou,
Vous êtes fou !

La fillette qu'un doux nœud lie
Porte un nourrisson à son cou,
Lorsqu'on est mignonne et jolie
On ne doit pas dire au cocou :
Cocou, cocou,
Vous êtes fou !





|L'enfant polonais¹

L'ENFANT posé dans son berceau
Avait, écartant le rideau,
Pris à son père une cartouche,
Puis l'avait portée à sa bouche,
Comme un hochet d'ivoire et d'or,
Ou le sein qu'il suçait encor.

En voyant sa lèvre noircie,
Le père dit : « A la Russie
Il fera la guerre après moi ! »
La mère frissonna d'effroi.
« Femme, dissipe tes alarmes,
Qu'il joue encor avec mes armes !

¹ Chanson polonaise.

Laisse-lui le trésor qu'il tient,
La poudre est le lait qui convient
Aux fils des nations esclaves,
Il prendra rang parmi les braves ! »
Et le père au cœur triomphant
Baisa le front de son enfant.





La femme fidèle à ses devoirs¹.

SEIGNEUR, vous le savez, je ne m'appartiens plus,
Cependant vous m'offrez deux perles, et ma joie
S'est trahie un moment, et, l'esprit tout confus,
J'ai fixé votre don sur ma robe de soie.

Ma famille est d'un rang à faire des jaloux,
Mon époux du palais a suivi la fortune,
Je crois vos sentiments, que j'ai vus sans courroux,
Hauts comme le soleil et purs comme la lune.

¹ Chanson chinoise.

Mais je vous rends, je dois ce tribut à l'honneur,
Je vous rends vos joyaux, non sans verser des larmes.
Seigneur, que faisiez-vous, que faisiez-vous, seigneur,
Au temps où j'aurais pu disposer de mes charmes ?





Le berceau indien'

BALANCE-TOI, joli berceau,
Roule, roule, vague aérienne ;
Dors, mon enfant, si frais, si beau,
Nulle grâce ne vaut la tienne ;
Dors au murmure du ruisseau,
Ta petite main dans la mienne.
Balance-toi, joli berceau,
Roule, roule, vague aérienne.

' Chant indien.

Balance-toi, joli berceau,
Roule, roule, vague aérienne ;
Dors dans ton nid, petit oiseau,
Au souffle de la brise indienne ;
J'ai pour ton réveil un cadeau,
Il faut dormir pour qu'on l'obtienne.
Balance-toi, joli berceau,
Roule, roule, vague aérienne.

Balance-toi, joli berceau,
Roule, roule, vague aérienne ;
Veux-tu la plume d'un corbeau ?
Ton père donnera la sienne,
Moi, je te dirai de nouveau,
Enfant, une légende ancienne.
Balance-toi, joli berceau,
Roule, roule, vague aérienne.



NOTICE HISTORIQUE

SUR LES

ŒUVRES D'HIPPOLYTE LUCAS

(1807-1878)

§ 1^{er}. — ROMANS. — CRITIQUE. — HISTOIRE.

1. — LE CŒUR ET LE MONDE. Esquisses. *Paris, Moutardier*, 1834, in-12, 1 vol. prose et vers de vii, 228 p.

2. — CARACTÈRES ET PORTRAITS DE FEMMES. *Paris, Moutardier*, 1836, 2 vol. in-8° de xi. 354 p. et de viii, 345 p. (Hermine d'Armor, Loyde de Mareille, Amicie. les deux cantatrices, Hedwige d'Hericstal, Madame de Limery, Stéphanie de Kéralieu, la marquise... Eléonore, une jeune fille). CARACTÈRES ET PORTRAITS DE FEMMES. *Bruzelles, Méline*, 2 vol. in-32 (Contrefaçon parue la même année que l'édition originale).

3. — L'INCONSTANCE. *Paris, Werdet*, 1839, 2 volumes in-8° de iv, 385 et 351 p.

4. — L'ECHELLE DE SOIE. *Paris, de Potter*, 1842, 2 vol. in-8°, 313 et 319 pages (Le Souper des lions, l'Echelle

de soie, les Deux lettres, les Yeux de verre, Coquetterie, un Dévouement inutile, Morts fatales, Elisa Mercœur, Emile Rouland, la Poitrinaire, un Ministre impossible, la Jeunesse de Scaron, la Rançon du peintre, une Charge de Dantan).

5. — LE COLLIER DE PERLES (caractères et portraits de femmes). *Paris, Vre L. Janet. S. D.*, un vol. in-8°, avec un frontispice et 12 gravures (Ysult, Viviane, la Dame de Saint-Malo, Héloïse, Marie Stuart, la Baron, M^{lle} de Montpensier et le duc de Lauzun, M^{lle} de Fontange, Versailles, M^{me} de Tencin, M^{lle} de Lespinasse, Fanny de Beauharnais, Charlotte Corday, M^{me} Roland, Lucile Desmoulins, Stéphanie de Kéralieu, Lelia de Marigny, Lise).

6. — HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE DU THÉÂTRE FRANÇAIS, DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'À NOS JOURS. *Paris, Gosselin*, un vol. in-12, 1843.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE DU THÉÂTRE FRANÇAIS DEPUIS SON ORIGINE jusqu'à nos jours. *Bruxelles, Lacroix-Verhoeckoven ; Paris Jung Treuttel*, 1862-1863. 2^e édition revue et considérablement augmentée. 3 vol. in-12 de 348, 341 et 391 p. Le 3^e vol. est suivi d'une table chronologique des principaux ouvrages dramatiques représentés en France depuis l'an 1200 jusqu'en 1862¹.

¹ Flammarion, 26, rue Racine.

7. — HISTOIRE DE LA VIE POPULAIRE DE MOLIÈRE. *Paris, Tresse, 1844*, un vol. in-18 carré, 128 p., avec gravures et vignettes.

8. — HISTOIRE DES GUERRES CIVILES DE FRANCE, DEPUIS LES TEMPS MÉROVINGIENS JUSQU'À NOS JOURS, en collaboration avec Laponneraye. *Paris, bureau de la Société d'industrie fraternelle, 1847*. 2 volumes grand in-8°, 563 et 563 p. avec gravures sur acier d'après de Moraine.

9. — LE FOYER DU THÉÂTRE FRANÇAIS, Molière Dancourt. *Paris, Barba. S. D.*, un vol. in-12, 112 pages.

10. — CURIOSITÉS DRAMATIQUES ET LITTÉRAIRES. *Paris, Garnier frères, 1855*, un vol. in-12 de xxiv, 406 p. précédé d'une notice biographique sur l'auteur par Ch. Robin, empruntée à la galerie des gens de lettres au XIX^e siècle. Littérature anglaise, Théâtre américain, Théâtre chinois, Théâtre de Hrotsvitha.)

11. — LE PORTEFEUILLE D'UN JOURNALISTE, roman et nouvelles. *Paris, Pagnerre, 1856*, un vol. in-12, 378 p. (L'inconstance, l'Echelle de soie, M^{lle} Gaussin, le Mûrier de Shakespeare, le docteur Swift, la duchesse de Kingston, Catalina de Eranso, l'homonyme, les mauvaises bonnes fortunes, l'homme sans ennemis, Kurrouglou l'improvisateur.

12. — DOCUMENTS RELATIFS À L'HISTOIRE DU CID. *Paris, Alvarès, 1860*, un vol. in-18, 211 p. (Il existe des

exempl. de cette édition tirés in-8°). — La Chronique rimée. — Le Poème du Cid. — Le Cid du Roman-cero. — Le Cid de Guilhem de Castro. — Le Cid de Corneille. — Le Cid de Diamante.

13. — LA PÊCHE D'UN MARI OU LA PETITE PÊCHEUSE DE SAINT-BRIAC, un vol. in-18, 318 p. *Paris, Dentu, 1862.*

La Pêche d'un mari (l'océan de Dieu, l'océan du Diable, Ex-voto). — Appendice. — Une femme d'après M. Michelet. — Junius. — Le duc de la Rochefoucauld et la duchesse de Longueville.

14. — LE PANTHÉON DES HOMMES UTILES, en collaboration avec Gustave Chadeuil. *Paris, Dentu, 1864*, un vol. in-4° illustré de portraits gravés de v-337 pages.

Les Notices sur Gutenberg, Bernard Palissy, Vesale, Sully, Blaise Pascal, Franklin, Vaucanson, l'abbé de l'Épée, Washington, Montyon, James Watt, Lavoisier, Pestalozzi, Davy, sont d'Hippolyte Lucas.

15. — MADAME DE MIRAMION ou le Roman d'une honnête femme. *Paris, Dentu, 1866*, un vol. in-12, 318 p. Appendice. Pièces relatives à M^{me} de Miramion. Pièces relatives à la vie et aux œuvres de l'abbé de Choisy. Pièces relatives à Bussy de Rabutin, Mazarin et ses nièces. Croquis de mœurs d'après Fléchier. Chansons sur les amours de Louis XIV.

16. — LES ARCHITECTES DE LA NATURE, d'après J.-G. Wood, célèbre naturaliste anglais. *Paris, Furne Jouvét et Cie*, 1870, un vol. grand in-8° de xii-452 p. illustré de nombreuses vignettes.

2^e édition. ARCHITECTES DE LA NATURE, NIDS, TANNIÈRES ET TERRIERS. *Paris, Furne, Jouvét et Cie*, 1878, un vol. grand in-8°, 452 p.¹

17. — LES DERNIERS JOURS DE POMPÉI. Traduction de l'ouvrage anglais de sir Edward Bulwer Lytton, un vol. in-18. Biblioth. des meilleurs romans étrangers chez *Hachette*.

18. — LES CAHIERS ROSES DE LA MARQUISE, œuvre posthume publiée par les soins de M. Léo Lucas. *Paris, Dentu*, 1881, un vol. in-18, 315 p. Appendice. Le Clou, le Fils du peintre, les Amours de Racine ou une Tragédie inconnue, le Testament de l'Avare, le Pape Eugène IV et le Frère *Thomas Conecte*, le Voisin de campagne, la Fille du Musicien, la Dernière nuit d'André Chénier, le Château du général, M^{lle} Gaussin. 2^e édition, même librairie, portant la date de 1882. En vente chez *Dentu*, place Valois, Paris.

19. — PORTRAITS ET SOUVENIRS LITTÉRAIRES, œuvre posthume publiée par les soins de M. Léo Lucas.

¹ En vente chez *Furne et Jouvét*, Paris.

Paris, Plon-Nourrit § D (1890), un vol. in-18 de 261 pages (Châteaubriand), Mademoiselle Mars, Gérard de Nerval, Charles Lassailly-Chaudesaigues, Victor Hugo, Rossini, Daniel Manin, Auguste Brizeux, Evariste Boulay-Paty, Elisa Mercœur, Mademoiselle Péan de la Roche Jagu, Vivier, l'Empereur du Brésil, Discours prononcé par Edmond About sur la tombe d'Hippolyte Lucas le 16 novembre 1878. Appendice. Lettres inédites des principaux écrivains cités dans le volume. En vente chez Plon-Nourrit, 10, rue Garancière.

20. — HEURES D'AMOUR. *Paris, Lavigne, 1844*, un vol. in-32, 128 p. 2^e édition (imprimerie de Guiraudet et Jouaust). La véritable 1^{re} édition, les Heures d'amour, est comprise dans *le Cœur et le Monde*.

HEURES D'AMOUR. *Paris, Alvarès, 1857*, 3^{me} édition considérablement augmentée et comprenant des Poésies diverses. Un vol. in-18, 262 p. Tiré à 500 exemplaires : 470 papier ordinaire, 25 papier de Hollande, 5 papier rose.

HEURES D'AMOUR, 4^{me} édition. *Paris, J. Gay, 1864* (imprimerie Jouaust et fils). Un vol. in-32, 224 p. Tiré à 162 exemplaires : 12 sur papier de Hollande et 150 sur papier ordinaire glacé.

HEURES D'AMOUR, 5^{me} édition posthume accompagnée de *Dernières poésies* (œuvre inédite), publiée par les soins de M. Léo Lucas. *Paris, librairie des biblio-*

philes, un vol. in-18 elzévir de xxiv-248 p. Préface de Jules Simon de l'Académie française, et notice historique non signée (par M. Léo Lucas). Tiré à 550 exemplaires¹.

21. — CHANTS DE DIVERS PAYS, œuvre posthume publiée par la Société des bibliophiles bretons sous la direction de MM. Léo Lucas et Olivier de Gourcuff. *Vannes, Lafolye, imprimeur-éditeur, 1893*, un volume in-18, 120 p. avec portrait de l'auteur. Préface de M. Olivier de Gourcuff. Notice bibliographique par M. Léo Lucas.

§ 2. — THÉÂTRE.

THÉÂTRE ESPAGNOL. *Paris, Michel Lévy frères, 1851*, un vol. in-8° de xxi-432 pages. Avant-propos et introduction par l'auteur.

22. — L'HAMEÇON DE PHÉNICE, comédie en un acte et en vers (d'après Lope de Véga), 2^e théâtre français, 11 mai 1843. Notes sur l'Hameçon de Phénice.

23. — LE MÉDECIN DE SON HONNEUR (d'après Caldéron), drame en 3 actes et en vers, 2^e théâtre français, 18 décembre 1843. Notes sur le Médecin de son honneur.

¹ En vente chez Fischbacher, 33, rue de Seine.

24. — **LE TISSERAND DE SÉGOVIE** (d'après Alarcon), drame en 3 actes et en vers, premier théâtre français, 4 novembre 1844. Notes sur le Tisserand de Ségovie.

25. **DIABLE OU FEMME** (d'après Caldéron), comédie en un acte et en vers, 2^e théâtre français, 21 décembre 1846. Notes sur Diable ou Femme.

26. — **LE COLLIER DU ROI** (d'après Garcia del Castañar), drame en un acte, en vers, 2^e théâtre français, 1848. Notes sur le Collier du Roi.

27. — **RACHEL OU LA BELLE JUIVE** (Romancero), drame en 3 actes et en vers, 2^e théâtre français, 17 février 1849. Notes de Rachel.

28. — **LA JEUNESSE DU CID** (d'après Guilhem de Castro, comédie fameuse en 3 journées et 8 tableaux d'après laquelle le grand Corneille a composé le Cid. Notes du Cid.

ŒUVRES DRAMATIQUES DIVERSES

PUBLIÉES SÉPARÉMENT.

29. — **LA DOUBLE ÉPREUVE**, comédie en un acte et en vers, 2^e théâtre français, 22 janvier 1842.

30. — **UNE AVENTURE SUÉDOISE**, drame en 1 acte et en vers, 2^e théâtre français, 12 novembre 1842.

31. — CHAMPMESLÉ, comédie en 1 acte et en vers, 2^e théâtre français, 19 mars 1844.

32. — Les NUÉES, comédie en deux actes et en vers, imitée d'Aristophane. Odéon, 3 novembre 1844.

33. — Le COMIQUE A LA VILLE, comédie 1 acte et en prose. Odéon, 30 janvier 1845, en collaboration non signée avec Louis Monrose.

34. — L'ÉTOILE DE SÉVILLE, grand opéra en 4 actes, imité de Lope de Véga, musique de M. Balfe. Théâtre de l'Académie royale de musique, 15 décembre 1845.

35. — MADEMOISELLE NAVARRE, comédie vaudev. en 1 acte, mêlée de chants. Théâtre du Vaudeville, 25 janvier 1847. *Paris, Michel Lévy.*

36. — Le SIÈGE DE LEYDE, grand opéra en quatre actes et 7 tableaux, musique de Vogel. Théâtre royal de la Haye, mars 1847.

37. — ALCESTE, tragédie en 3 actes et en vers avec musique et chœurs de M. Elwart. Odéon, 16 mars 1847. Introduction. *Paris, Tresse.*

38. — La BOUQUETIÈRE, opéra en 1 acte, musique d'Adolphe Adam. Théâtre de l'Académie royale de musique, 31 mai 1847.

39. — La COURONNE DE FRANCE, en 3 actes et en vers. Odéon, 6 novembre 1847, en collaboration non signée avec Louis Monrose.

40. — **MACBETH**, drame en vers. Odéon, 1848, en collab. non signée avec Emile Deschamps.

41. — **Le PÈRE DU DÉBUTANT**, vaudev. en 1 acte. Théâtre Choiseul, 1849, collab. avec Jautard.

42. — **La PART DU ROI**, comédie en 1 acte. Ambigu, 1849, collab. avec Jautard.

43. — **La SAINT-ANDRÉ ou L'ORPHELINE BRETONNE**, opéra comique en 2 actes. Th. Beaumarchais, 1849, collab. avec Léon Halévy, musique de Bazzoni.

44. — **PRIS DANS SES FILETS**, vaudev. Th. Choiseul, 1849, collab.

45. — **Le REPAS EN MUSIQUE ou la FAMILLE BACH**, opéra comique en 1 acte, musique de Mécatti. S. D.

46. — **Le PRÉSIDENT DE LA BASOCHE**, comédie-vaud., 1 acte. Théâtre du Vaudeville, 27 juin 1850, collab. non signée avec Adrien Decourcelle.

47. — **LES BAISERS**, comédie en 1 acte et en prose. Odéon, 13 novembre 1850.

48. — **A CORSAIRE CORSAIRE ET DEMI**, comédie mêlée de chants, délassements comiques, 13 décembre 1850, collab. avec Jautard.

49. — **Le MARI D'OCCASION**, com. en 1 acte et en prose. Odéon, 11 avril 1852. *Michel Lévy*.

50. — **DEUX GOUTTES D'EAU**, com. en un acte. Variétés, 22 septembre 1852, collab. non signée avec Anicet Bourgeois et Labiche.

51. — LE CIEL ET L'ENFER, féerie mêlée de chants et de danses, en 5 actes et 20 tableaux, collab. avec Eug. Barré. Ambigu-Comique, 23 mai 1853. *Michel Lévy.*

52. — BETLY, opéra en 2 actes, musique de Donizetti. Académie royale de musique, 27 décembre 1853. *Michel Lévy.*

53. — L'ESPRIT FAMILIER, vaudev. en 1 acte et en prose. Variétés, 21 avril 1853, collab. avec Jautard. *Michel Lévy.*

54. — LA REINE DE LESBOS, drame antique en 1 acte et en vers. Théâtre-Français, 22 juin 1854, collab. non signée avec Paul Juillerat.

55. — LA FILLE MOUSQUETAIRE, comédie en 2 actes mêlée de chants. Variétés, 2 septembre 1854, collab. avec Jautard.

56. — L'HOMME SANS ENNEMIS, com. vaudev. 1 acte. Variétés, 4 mai 1855. *Michel Lévy.*

57. — MÉDÉE, tragédie en 3 actes d'après Euripide. Odéon, 20 juin 1855. *Michel Lévy.*

58. — LE LIÈVRE ET LA TORTUE, comédie en 1 acte et en vers. Odéon, 5 avril 1856, collab. non signée avec P. Juillerat.

59. — LES FEMMES PEINTES PAR ELLES-MÊMES, coméd. en 1 acte. Vaudev., 30 mai 1856, collab. non signée avec Louis Lurine et Raymond Deslandes.

60. — **C'EST L'AMOUR ! L'AMOUR !** comédie-vaud. en 1 acte et en prose. Variétés, 22 mars 1859, collab. avec Dumanoir. *Michel Lévy.*

61. — **LES TRENTE-DEUX DUELS DE JEAN GIGON**, drame en 5 actes. Gaîté, 6 février 1861, collab. non signée avec Ferdinand Dugué.

62. — **LALLA-ROUKH**, opéra comique en 2 actes. Théâtre de l'Opéra-Comique, 12 mai 1862, en collab. avec Michel Carré. Musique de Félicien David. *Michel Lévy.*

63. — **FIOR D'ALIZA**, opéra en 4 actes, d'après le roman de Lamartine. Théâtre de l'Opéra-Comique, 5 février 1866, en collab. avec Michel Carré. Musique de Victor Massé. *Michel Lévy.*

64. — **LA CRUCHE CASSÉE**, opéra com. en 1 acte théâtre de l'Opéra-Comique, 21 février 1870, en col avec E. Abraham. Musique d'Em. Pessard.

65. — **LES PARIAS**, opéra en 3 actes. Théâtre de l'opéra populaire, Châtelet, 12 novembre 1874, en collab. avec H. Leroy. Musique d'Edmond Membrée. *Michel Lévy.*

DIVERS

66. — **BÉLISAIRE**, opéra en 4 actes. Musique de Donizetti. Traduction en vers.

67. — MARIA PADILLA, opéra en 4 actes. Musique de Donizetti. Traduction en vers.

68. — LINDA DE CHAMOUNY, opéra en 3 actes. Musique de Donizetti. Traduction en vers.

69. — LE MOINE, poème lyrique en 2 parties, d'après le roman de Lewis. Musique d'Henri Cohen.

70. — LE PROSCRIT OU LE CORSAIRE DE VENISE, grand opéra en 4 actes, collab. non signée avec MM. Escudier frères. Musique de Verdi. Traduction.

71. — L'ISLE D'ALCINE OU L'ANNEAU MAGIQUE DE BRUNET, comédie inédite de Regnard, publiée d'après le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal. *Le-merre*, 1867.

72. — L'OUBLIEUX, comédie inédite de Perrault, avec introduction et notes. Académie des bibliophiles, 1868.

§ 3. — DOCUMENTS A CONSULTER.

UN POÈTE PARISIEN ET BRETON, Hippolyte Lucas. Conférence faite par M^e Vattier d'Ambroise le 16 décembre 1890 à la mairie du VI^e arrondissement. *Paris, Maugeret, 123, rue Montmartre.*

ESQUISSES DU MONDE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE DE 1830, d'après les *Portraits et Souvenirs littéraires* d'Hipp. Lucas, par Julien Duchesne, 1891. *Rennes, Caillère.*

DE L'ŒUVRE POÉTIQUE D'HIPPOLYTE LUCAS, par Raoul de la Grasserie (Tirage à part de la *Revue de Bretagne et de Vendée*) 1891. Rennes, Caillère.

HIPPOLYTE LUCAS, ŒUVRES CHOISIES, anthologie populaire de Gruissan (Aude), 1892. Portrait, biographie. Rennes, Caillère.

HIPPOLYTE LUCAS (*Portraits et Souvenirs littéraires*). Derniers Samedis, par A. de Pontmartin, 1892. Calmann Lévy.

POSE D'UNE INSCRIPTION COMMÉMORATIVE SUR LA MAISON NATALE D'HIPPOLYTE LUCAS A RENNES, par les soins de l'Association artistique et littéraire de Bretagne, 1891. Rennes, Caillère.

UN POÈTE DE CHEVET. Etude sur Hippolyte Lucas, par Charles Fuster. Paris, Fischbacher, 1893.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE, par M. Olivier de Gourcuff.	I
---	---

FRANCE

Les Deux Cœurs	1
Songe à te marier..	3
La Chanson de la Mariée	5
Le Pays..	8
La Blanche Tourterelle..	10
Chant de Nourrice..	12
La Chanson du Printemps... ..	14
La Plainte	17
La plus jolie Maison de France	19
Le Mont Saint-Michel... ..	20
Pastourelle	22
La Confession.	24
Le Petit Mendiant de la route.	26
La Pastourelle.	28
Le Tendre Silence..	30

L'Eloquence de l'Amour.	32
Printemps	34
Chant plaintif.	35
Les Persécutions de l'Amour.. . . .	36

GRÈCE

Ode à Bacchus	41
La Vendangeuse.... .	43
Pluton	45
La Beauté	46
La Jeune Fille d'Athènes	47
Les Plaintes de Rigi	49
Myrthil... .	51
L'Hirondelle... .	53
La Jeune Fille.	55
L'Hôtesse.	57
Le Navire de Canaris.... .	59
L'Oiseau grec.	61
La Mort de Bebros.. . . .	63

ITALIE

La Barcarolle.. . . .	67
Le Gondolier... .	70
La Tourterelle	72
Le Carnaval de Rome... .	75
L'Attelage du Sommeil.. . . .	77

PAYS DIVERS

La Fille d'Erin	Angleterre.	133
La Dernière Rose de l'été	Id.	135
Elégie	Id.	137
La Digue	Hollande.	130
Les Gueux	Id.	142
La Nonnette	Flandre.	145
Le Coucou	Finlande.	147
L'Enfant polonais	Pologne.	149
La Femme fidèle à ses devoirs ..	Chine.	151
Le Berceau indien	Inde.	152
Notice bibliographique sur les œuvres d'Hippolyte Lucas		155



2336



